CHAPITRE III.- TECHNIQUES DE CONSTRUCTION ET EVOLUTION DE L'HABITAT FORTIFIE.-

---

Chapitre III.- TECHNIQUES DE CONSTRUCTION et EVOLUTION de l'HABITAT FORTIFIE.-

L'étude de la répartition des sites fortifiés a éclairé certains aspects généraux de l'habitat en Imerina, en particulier l'extrême densité de certaines zones, et l'agglutination de nombreux sites bas. Ces deux remarques, rapprochées des enquêtes faites sur certains sites (Ambohimaroroka, Ambohijanaka) mettent en lumière 2 phénomènes généraux : le rythme accéléré des changements de résidence, et la descente de l'habitat. Ces aspects originaux seront analysés dans l'étude de l'évolution des enceintes fortifiées.(défenses extérieures)

D'autre part, l'aspect de l'intérieur des villages, que l'inventaire des sites ne peut nous révéler complètement, apparaît de façon fragmentaire, dans les plans de certains sites (Ankatso, Ambohidrabiby); il est possible, grâce aux datations relatives auxquelles a donné lieu cette étude, d'en déduire le schéma classique des structures, et d'essayer d'en déceler les éléments immuables (ce procédé chronologique sera également utilisé pour l'évolution des enceintes fortifiées.

Il est evident que ce procédé ne montrera qu'une tendance générale, sur laquelle se grefferont, au fur et à mesure de monographies,ultérieures, des exceptions, comme cela est le cas pour toute règle générale. Nous essaierons cependant de nuancer les conclusions en fonction des différences régionales.

D'ores et déjà se pose le problème de la permanence des éléments défensifs d'un village fortifié. Ces éléments nous l'avons vu par l'étude des sites, sont la position défensive, les fossés, les murs et remparts et les entrées fortifiées, sans oublier. les défenses intérieures entourant l'habitat principal.

Si la permanence de ces éléments paraît évidente, il convient de nuancer leur évolution en fonction de l'importance prise par certains éléments au détriment d'autres. Ces nuances décèlent l'évolution progressive de l'habitat fortifié, qui reste lié à l'histoire politique (v.supra p. 20)et au perfectionnement de l'armement que nous allons esquisser maintenant.

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE

§1.- L'ART DE LA GUERRE ET LA POSITION DEFENSIVE.-

L'examen de la carte de densité, qui localise un habitat uniformément fortifié, et l'analyse des défenses de plusieurs sites montrent à quel point la fortification d'un emplacement était passée dans les moeurs de l'époque.

On peut cependant, en échappant à cette vue statique, se demander quelle fut l'efficacité réelle de défenses aussi complexes, à travers 4 siècles d'habitat fortifié. Les habitants furent-ils réellement à l'abri derrière leurs fossés ? Ces questions en appellent d'autres concernant les armes offensives et les méthodes d'attaque employées contre ces villages.

Il est opportun de suivre même brièvement l'évolution de ces armes et des procédés de combat, avant d'envisager l'étude de la position défensive.

A.- les méthodes de combat.

1) L'évolution de l'armement.

Comme dans tous les pays ouverts aux influences extérieures, l'Imerina a connu une succession d'armes dont l'efficacité devint de plus en plus grande.

Les relations traditionnelles[1] mentionnent les principales d'entre elles, et précisent l'apparition de nouvelles armes.

- Les armes blanches .

Parmi les premiers moyens d'attaque ou de chasse, il faut si-

---

1.- Tantara, 1953, t.1, p.126 - 1953, t.3 , p. .270) V. aussi la synthèse élaborée par R. Decary sur l'armement et l'organisation militaire chez les Anciens Malgaches, tome 1, les anciennes pratiques de guerre (Decary, 1966).

gnaler la pierre et le bois; la première était utilisée, soit jetée à la main, soit lancée à la fronde (plaquette de cuir fixée à la main par un lacet en végétal tressé). La fronde, nommée "antsamotady" en Imerina, était en usage dans toute l'Ile, et servit jusqu'à une époque relativement récente[1]. Quant au bois, il servait sous forme d'épieux de bois dur, depuis l'époque où le fer était peu répandu comme arme, jusqu'aux environs de 1795 au moins[2].

A l'époque de Rangita (vers 1500-1550) les javelines utilisées par les Vazimba, occupants des Hautes Terres, étaient de simples roseaux à pointe façonnée dans l'argile (selon les Tantara, 1953, t.1, p.126). Il est probable que cette relation doit être interprétée, et que les Vazimba disposaient au moins d'épieux.

Andriamanelo, fils de Rangita, bénéficia vers 1580 de la technique de la forge et nantit ainsi les sagaies de pointes de fer. Il les utilisa contre les Vazimba qui appelèrent ces "nouvelles" armes le "fer volant"[3]. Cette arme révolutionnaire aux yeux des aborigènes, fut-elle réellement une sagaie à pointe de fer, utilisée ici comme arme de jet, ou la première arme à feu parue en Imerina ?[4]

Malgré cela, la sagaie à pointe de fer ("lefona") demeura pendant longtemps l'arme principale des Merina[5], et dans le courant du XIXème siècle, elle resta associée au fusil dans l'armement du combattant.

1.- Decary (op.cit.1966, p.43). Les Tantara signalent, jusqu'à l'époque d'Andrianampoinimerina, des affrontements à coups de fronde, entre les Ambohidralambo d'Amboatany et leurs voisins (Tantara, 1958, t.3, p.21)

2.- Durant le siège d'Ambohijoky par Andrianampoinimerina, les Manisotra assiégés firent usage d'épieux lancés avec une très grande force et de façon très efficace (Tantara, 1958, t.4, p.766).

3.- Tantara, 1953, t.1, p.27, note 37).

4.- Voir Decary (op. cit. pp.30 à 40) pour l'étude sur les sagaies.

5.- Ralambo, fils d'Andriamanelo, utilisa une arme à feu pour la première fois en Imerina, selon la tradition des Tantara, grâce à Andriandranando qui avait déjà introduit d'Amoronkay probablement la technique de la forge. Or, Andriandranando se trouvait déjà aux côtés d'Andriamanelo. La date précise de l'introduction de la première arme à feu, qui n'est fixée qu'à un règne près, peut être, on le voit, importante.

Au XVIIème siècle, d'après le témoignage du Dubois[1], un combattant pouvait porter 10 à 12 jevelines ou dardilles (armes de jet) dont l'une, plus forte que les autres, était conservée pour le corps à corps; à la pointe de fer correspondait à l'autre bout une pièce de fer généralement aplatie et légèrement coupante. Le manche de bois était une pièce arrondie de 3 à 4 pieds de long (pour les dardilles) et de 1 centimètre de diamètre.

Lorsque l'arme à feu devint l'arme principale, le combattant limita à 2 ou 3 le nombre des sagaies portées. Ainsi l'arme traditionnelle ne disparut pas, bien que sa portée pratique n'ait guère dépassé 20 à 30 mètres.

Les boucliers étaient le complément de la sagaie; c'étaient des rondaches (du boucliers ronds) de peau de boeuf, d'environ 50 centimètres de diamètre, couvrant une pièce de bois léger - qui ne semblent guère, de même que les sagaies, avoir beaucoup varié du XVIé au XIXe siècle[2] -.

En ce qui concerne l'arc, son emploi à Madagascar semble avoir disparu dans le courant du XVIIIème siècle. Flacourt signale cette arme près de Fénérive[3]; il en aurait rapporté un specimen. Il semble que sur les Hautes Terres, l'apparition de l'arme à feu vers la fin du XVIème siècle a fait disparaître l'usage de l'arc, s'il y a jamais existé.

- Les armes à feu.-

Le point essentiel qui différencie l'arme à feu de l'arme blanche

---

1.- Les voyages faits par le sieur D.B. aux îles Dauphine ou Madagascar et Bourbon ou Mascarennès, Paris, 1674, p.120 - cité par Decary (op. cit. p.31).
2.- François Martin, 1665-1668 (in Grandidier, COACM 1920, t.IX, p.566) Aussi François Cauche (in Grandidier, COACM. t.XII , p. 42
3.- Flacourt 1658 (in Grandidier COACM, 1920, t.VIII) cité par Decary (op.cit. p.26).

fut,en dehors de ses qualités comme arme, le fait qu'elle demeura un objet importé jusqu'à Andrianampoinimerina, et durant une bonne partie du XIXème siècle.[1] Cela implique que, pour se procurer ces armes auprès des traitants côtiers, il fallait offrir en échange des valeurs de traite, boeufs, riz, et esclaves en particulier. Il s'en suit que le pillage et le butin de guerre devinrent partie intégrante du cycle imposé par la nécessité de s'armer, aspect qui existait peu auparavant (XVème siècle et début du XVIème).

Cet état de fait est confirmé par la tradition des Tantara.

De plus, les premières armes à feu, canons de vaisseaux, mousquets ou arquebuses, furent échangés sur les côtes par des navigateurs, généralement contre des vivres - Certaines tribus du littoral ouest, en particulier, disposèrent de quelques mousquets dès le début du XVIe siècle (Decary,op. cit. p.48).

En Imerina, les Tantara font mention de ces premières armes : Ralambo (vers 1575) disposa de la première arme à feu, et son fils Andrianjaka (vers 1610-1615) possédait 50 mousquets et trois barils de poudre lorsqu'il campa devant Analamanga (Tananarive) avant la prise de ce village vazimba (Firaketana, Andrainarivo).

Andriambasinavalona(vers 1680) disposait d'un nombre important de mousquets et peut-être son règne vit-il apparaître en Imerina les premiers fusils à pierre.

Andriambelomasina, soixante ans plus tard (vers 1740/1750), était le souverain qui possédait le plus de fusils, parmi les rois de son époque.[2]

A l'aube du XIXème siècle et peut-être dès la fin du XVIIIème, les fusils de traite étaient déjà traditionnellement classés en qualité, et en valeur d'échange, par "catégories d'origine;" ainsi le fusil "ingilisa", d'origine anglaise, était le plus cher et le plus recherché.

1.- Selon les Tantara (1958, t.4, p.691) on fabriquait de la poudre du temps d'Andrianampoinimerina, mais sa mauvaise qualité rendait les importations nécessaires

2?- Manuscrit de l'Ombiasy.

Les pourvoyeurs de ces armes furent les traitants côtiers, européens ou Antalaotra (lesquels sont déjà signalés par la tradition, en Imerina central, sous le règne de Ralambo). Nous manquons de détails sur les traitants de la côte est au XVIème et XVIIème siècle. Au XVIIIème, vers 1730, les navires de la Compagnie des Indes qui avaient des comptoirs dans la Baie d'Antongil, échangeaient couramment des fusils contre riz, boeufs et esclaves.

La portée pratique des premières armes ne devait guère dépasser 40 mètres, à cause de la mauvaise conservation de la poudre qui était vendue, également à cause du fait que les mousquets étaient chargés à mitraille; mais à cette époque, l'effet psychologique fut assez grand pour occasionner un changement des défenses; les levées de terre (ou remparts) s'élévèrent et s'épaissirent, et les entrée de villages se creusèrent, du côté extérieur, pour former un passage aux flancs surélevés (v. infra étude des entrées p. 220).

Cependant, le procédé de chargement à mitraille semble avoir duré au moins jusqu'au début du XIXème siècle, et ce n'est que sous Radama que l'on commença à utiliser des balles calibrées avec les fusils livrés par les Anglais. Un peu plus tard, la poudre fut fabriquée sur place, à Tananarive, sous Ranavalona, (Tantara, 1958, t.3, p. 322).

Les canons firent leur apparition à Madagascar avant les mousquets, mais ils ne furent pas utilisés; Andriamasinavalona aurait acquis en Imerina le premier canon (Decary,op. cit. p.48). Andrianampoinimerina disposait, selon les Tantara (1958, t.3, p. 270), de quelques pièces mais elles ne servirent pas. Radama le premier en utilisa sous l'influence des instructeurs anglais chargés de l'organisation de l'armée. Ainsi l'artillerie n'intervint ni dans les assauts ni dans l'organisation défensive, pour la période antérieure à Radama.

Les armes à feu, mousquets à mèche ou fusils à pierre, étaient, jusqu'à l'époque d'Andrianampoinimerina, des armes privées puisqu'il n'y avait pas d'armée, mais un genre de conscription villageoise, chaque localité devant fournir un contingent d'hommes armés. Or, les

fusils coutaient cher (un boeuf par arme de qualité moyenne) et les gens fortunés étaient rares. Les expéditions comprenaient donc obligatoirement un mélange d'armes à feu et d'armes traditionnelles.

Cependant, malgré le petit nombre de fusils, l'effet en était augmenté par la concentration en première ligne des gens les mieux armés : formant généralement 2 lignes de feu en avant-front, les tirs de mousquetterie se succédant d'une ligne à l'autre, les assaillants étalaient leur force, désirant avant tout s'assurer d'un effet psychologique qui amenait chez l'adversaire la reddition ou la débandade (le butin de guerre demeurait l'objectif principal, tout au moins pour le combattant[1]).

2.- Les méthodes offensives de combat.

Les chroniqueurs font état dès l'époque d'Andriamanelo et de Ralambo, de certaines méthodes offensives, comme la diversion, ou même de certaines ruses de guerre utilisées en défense et durant l'attaque.

Pour s'emparer du village fortifié de Merinkasinina, Ralambo, par un défi lancé à Andrianafovaratra, le chef adverse, réussit à faire sortir des défenses une importante fraction de la population et, pendant cette habile diversion, ses hommes armés s'emparèrent du village par le côté opposé et l'incendièrent (Tantara, t.1, p.279).

Plus tard Ralambo eut à défendre Ambohidrabiby, sa résidence (vers 1600), contre des bandes Sakalaves, Sihanaka et Manendy. Il fit remplir de braises couvertes un tronçon de fossé et en fit le lieu de l'invective[2]. Simulant alors la fuite, ceux de son clan y attirèrent une partie des assaillants. Ce petit succès initial suffit à décourager toute velleité d'attaque.

1.- Et même pour le souverain, les deux tiers du butin lui revenant (Tantara, 1958, t.3, p.311).
2.- L'invective mutuelle précédait toute attaque. Ce rituel se retrouve traditionnellement dans toute l'Ile.

Dans la mentalité du combattant malgache, le succès initial était un garant, une preuve de la protection du monde invisible des esprits, des idoles et des amulettes en usage depuis toujours dans l'Ile. Aucune entreprise ne commençait sans l'avis favorable de l'astrologue, et les idoles qui accompagnaient les expéditions donnaient souvent lieu à des affrontements avec les idoles de la place assiégée[1]. Cette pratique qui commença au moins sous Ralambo ne prit fin qu'en 1867 lorsque la reine Rasoherina fit brûler les fétiches.

Une autre ruse de guerre utilisée, à une époque plus tardive, par les Manisotra, assiégés à Ambohijoky[2] par les "Avaradrano"[3] d'Andrianampoinimerina, consista à lâcher sur les assaillants une partie des boeufs du village; désireux de s'emparer d'une proie aussi facile, les Avaradrano se détournèrent de l'attaque et eurent alors à faire face à une contre-attaque des Manisotra qui les repoussèrent en désordre jusqu'au sud de la capitale, Tananarive.

Les Manisotra étaient d'anciens esclaves d'Andriamasinavalona (1680) qui les plaça à Ambohijoky[4]. Ils s'y multiplièrent et, un siècle plus tard, grâce à l'appoint de nombreux insoumis venus s'y réfugier, ils étaient près de 10.000 (Tantara 1953, t.1, p.592). Ils étaient craints dans tout l'Imerina à cause de leur fougue et de leur brutalité au combat. Plus tard, après leur soumission à Andrianampoinimerina, ils expliquèrent au roi que leur méthode favorite, pour s'emparer à coup sûr d'un village fortifié était la diversion : pendant qu'un de leurs groupes attirait les défenseurs en un point précis (par des coups de feu, ou un début d'incendie), l'autre groupe escaladait du côté opposé les fossés et les défenses des entrées; les prises de guerre était leur but et leur récompense. Ces guerriers redoutables se servaient aussi bien d'épieux en bois que de fusils.

1.- Tantara, 1953, t.1, p.279.-
2.- Ambohijoky est à 10 kilomètres au sud de Tananarive.-
3.- L'Avaradrano, groupé d'abord autour d'Ambohimanga, forma le fer de lance de l'armée d'Andrianampoinimerina.-
4.- Les Manisotra prirent d'assaut Ambohijoky qui appartenait à un Andriana récalcitrant. En récompense, Andriamasinavalona attribua ce village à ces esclaves qui n'étaient alors que 30.

En fait, tous les moyens d'attaque et de défense ont semblé bons aux guerriers de cette époque, dont les ancêtres, sur le littoral ou les Hautes Terres, manifestèrent aux yeux de nombreux témoins[1] des qualités individuelles instinctives de courage dans les combats rapprochés, qualités masquées cependant par un manque d'organisation et de discipline.

Les Tantara décrivent ainsi l'une des méthodes usuelles de combat:

"Les Tsindranolahy (gardes royales) d'Andrianampoinimerina ne le quit-
"tent pas, en quelque lieu qu'il aille; ils ont tous leur fusil... La
"population porte, elle, les armes dont elle dispose.
"Les "petits fusils" étaient en grand nombre. Il n'y avait pas de
"canons, mais de gros fusils ("ray basy"). C'étaient de très gros fu-
"sils portés par quatre hommes. Les autres armes utilisées par les
"ancêtres étaient la lance et le bouclier, le long couteau de guer-
"re et la fronde; on pratiquait la fronde; les ancêtres l'avaient
"connue; à l'approche de la troupe, ce sont les frondes qui marchent,
"ou même des morceaux de bois; dans les combats il n'est rien d'in-
"terdit; tout ce qui tombe sous la main, on le lance. Il n'y avait
"pas de soldats alors; c'est la population (ny vahoaka) qu'on menait
"à la guerre" (Tantara, 1958, t.3, p.306).

Mayeur[2], en 1785, donne une vivante description de l'une des méthodes de combat utilisées en Imerina à la fin du XVIIIème siècle :

"La manière dont les Hovas se font la guerre diffère de celle des na-
"turels de la côte... Ils se rendent au jour fixé dans l'endroit dé-
"signé pour livrer bataille. Ils se partagent en pelotons et s'avan-
"cent dans cet ordre vers l'ennemi qui voyant le mouvement, s'avance
"à leur rencontre, cherchant l'avantage de la position... On tient
"un corps en réserve en arrière pour soutenir l'avant-garde en cas
"de besoin. Aussitôt que les combattants armés de fusil ont tiré leur
"coup, ils rentrent dans leurs pelotons et sont remplacés par d'au-
"tres pendant qu'ls rechargent; et ces manoeuvres durent jusqu'à ce
"qu'un des deux partis soit forcé de se retirer par la grandeur des
"pertes ou par l'inégalité des forces. Les guerriers qui n'ont point
"de fusils sont armés de rondaches, de sagayes, de bâtons et de pier-
"res, ce qui ne les empêche pas de se porter avec confusion vers l'en-
"nemi qu'ils serrent de très près. Quand une affaire est terminée,
"chacun retourne tranquillement chez soi... Il n'y a guère que les
"habitants des villages voisins du théâtre de la guerre qui soient
"obligés d'être toujours sous les armes, et c'est pour leur propre
"sûreté".

1.- Flacourt, François Martin, Carayon... etc, furent des témoins oculaires de combats en diverses régions; cités par R. Decary (op. cit., pp.10 à 20).-

2.- Mayeur 1785, cité par Jean Valette, 1962, p.15.-

Cette méthode offensive sur 2 lignes de mousquetterie était dûe à la nécessité de recharger l'arme.

Avant l'action, et depuis l'époque des sagaies, les deux groupes d'adversaires se livraient à l'invective mutuelle, qui durait assez longtemps; ce procédé est relaté par les Tantara, principalement pour l'époque d'Andrianampoinimerina, qui en profitait très diplomatiquement pour faire valoir ses raisons, sa force ou son degré de parenté avec lesAndriana de la place assiégée (Tantara, 1958, t.3, p.194).

Cependant si un dicton merina prône que l'union fait la force ("c'est le grand nombre qui vaut des fusils"), on n'assiste qu'exceptionnellement, à travers les données traditionnelles, à des cas d'entraide mutuelle entre villages,et cet isolement des forces, au sein d'une région, explique pour une grande part le succès indéniable des annexions successives d'Andrianampoinimerina, qui pouvait se contenter de 800 à 1.000 hommes armés pour des expéditions lointaines (chaque gros village ne représentait en moyenne que 100 à 500 défenseurs).

La faiblesse de tels effectifs ne doit pas étonner vu l'importance des défenses à réduire. Il ne faut pas oublier que le but essentiel de ces expéditions était le siège decertains villages fortifiés qui se prêtaient rarement main forte et que l'on essayait de réduire par la soif. La tactique d'Andrianampoinimerina consistait donc à "s'installer" autour du village. Il faisait édifier 3 à 4 camps fortifiés à environ 500 mètres autour de la place assiégée,[1] et attendait que le temps fasse son oeuvre. Les villages qui possédaient une source enclose dans les défenses étaient soumis par la persuasion et par leur isolement, les places environnantes ayant été préalablement réduites (Tantara, 1958, t.3, p.90).

Lorsque, au moment d'un assaut, il s'avérait que les défenses étaient trop dures à escalader, on essayait alors d'incendier le village (Tantara, 1958, t.3, p.89). Durant le siège d'Ambohibeloma-

---

1.- Voir étude d'Ambohibeloma-nord, supra p. 140 - voir aussi Plans p. 57., représentant la disposition intérieure d'un camp d'Andrianampoinimerina, selon les Tantara, 1958, t.3, p.307.-

MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

nord, des "cerfs-volants" enflammés furent même utilisés, et l'incendie des habitations, par la diversion et la panique qu'il créa, amena la chute de cette place (Tantara, 1958, t.3, p.195).

Réduction par la soif ou incendies, tels étaient les dangers extérieurs que devaient affronter, entre autres, les villages à fossés. Si les défenseurs pouvaient interdire l'approche du village, pouvaient-ils trouver une parade au siège ?

B.- Evolution de la position et de sa valeur défensive.

Le village fortifié devait se prémunir contre divers dangers que l'on peut ranger en 4 séries : le coup de main ou l'attaque par surprise, l'incendie, les armes offensives (principalement les armes à feu), et le siège de la place.

Pour le premier de ces cas, la position perchée[1] permettait de parer au pire, en surveillant commodément les environs, en rendant l'accès du village plus ardu à cause de la pente à gravir, et en décelant une approche plus longue et plus visible. Un exemple de ce type de village est Ambohitsitakatra, dont les défenses perchées mais très simples suggèrent l'idée que les habitants craignaient surtout une attaque inopinée, puisqu'il n'y avait alors ni armes à feu ni possibilité de siège (les Vazimba, seul ennemi à craindre ne l'ayant jamais pratiqué). Quant à l'incendie du village, il n'était possible qu'à faible distance, et l'approche d'un site perché était plus aisée à interdire pour les défenseurs.

Lorsque les armes à feu apparurent, ce fut un danger de plus qui vint s'ajouter aux deux premiers mentionnés plus haut. La position perchée se doubla de remparts plus épais sur lesquels pouvait s'organiser un genre de guet. Menant aux entrées furent aménagés des passages creux, canalisant le visiteur ou l'assaillant. En même temps le schéma des fossés devint complexe pour décourager toute tentative d'attaque et pour multiplier les obstacles. Il faudrait ajouter que cette complexité défensive éloignait les centres habités des défenses extérieures donc de l'assaillant; de ce fait le danger d'incendie était plus réduit. Enfin pour parer aux armes à feu, l'élévation des remparts ne suffisait pas et la seule parade fut de disposer d'une puissance de feu équivalente.

Restait le danger d'un siège. Notons tout de suite qu'ils furent assez rares avant Andrianampoinimerina, les procédés étant plutôt aux coups de main, autant du côté des Merina, entre eux, que du côté des Sakalaves dont les incursions étaient les plus nombreu-

1.- Rappelons que les principales positions d'un village fortifié étaient la position perchée (sur crête, sommet, éperon, ou croupe), la position sur versant, et la position basse sur mamelon ou plateforme. (v.supra p. 44).

ses. Ainsi durant près de 4 siècles (du XIVe à la fin du XVIIIe siècle), l'habitat à fossés fit ses preuves, et généralement, ne furent pillés que les villages peu vigilants).

Cependant, si l'on envisage l'époque d'Andrianampoinimerina, on pourrait croire qu'il n'en était rien : l'irrésistible expansion armée de ce roi, de 1785 à 1810, pourrait inspirer l'idée que les villages à fossés ne disposaient que de piètres défenses, ou que ces schémas défensifs étaient dépassés à une époque qui vit la puissance de feu chez l'assaillant s'accroître considérablement.

En fait, les défenseurs des villages disposaient eux aussi des mêmes armes, et souvent en nombre aussi important (v. supra Ambatomanga). Par ailleurs, pour qui relit les expéditions armées d'Andrianampoinimerina, les sièges des villages à fossés apparaissent souvent vains, ou fort longs, ou parsemés de contre-attaques. La prise d'Ambohijoky nécessita 3 campagnes qui aboutirent à 3 débandades chez l'assaillant (Tantara, 1958, t.3, pp.126-127). La soumission d'Ambohidratrimo ne fut obtenue que par l'art de la persuasion, après de vaines tentatives d'assaut (Tantara, 1958, t.3, pp.106à108). Le village de Sahavondronina assiégé durant 6 longs mois, fut réduit lorsque les Merina découvrirent la dérivation cachée qui alimentait en eau les assiégés (Tantara, 1958, t.3, p.129).

Les exemples abondent; Andrianampoinimerina utilisait autant ses armes que la ruse et le renseignement.[1] Il serait cependant inexact de ne lui attribuer que des demi-succès. Le succès de ce roi vînt, dans le domaine des sièges, de son début d'organisation militaire : lors des investissements de places fortifiées, il faisait établir des camps militaires protégés par un fossé et un solide rempart; ces camps, au nombre de 2 à 4, entouraient le village à soumettre, à environ 500 mètres de cette place, en essayant d'établir

---

1.- Des informateurs insoupçonnés des habitants se glissaient dans les villages et se renseignaient sur les défenses autant que sur le moral des défenseurs. Ambohijoky fut pris quand les Merina saccagèrent les récoltes sur pied en contrebas du site fortifié; ce procédé, que craignaient les défenseurs, fut révélé par un Manisotra à un informateur Merina qui s'empressa d'en faire part à Andrianampoinimerina (Tantara, 1958, t.4, p.779).

une surveillance hermétique. De telles installations avaient l'avantage d'éviter le risque d'une contre-attaque de l'assiégé, dont les Tantara donnent maints exemples (Ambohijoky, Ambohibeloma-nord).Mais elles avaient comme but essentiel de réduire le village par la soif. C'était en fait la raison majeure de tout siège, et c'est en cela, en définitive, que se résumait la valeur défensive d'un village.Les habitants assiégés, dépourvus d'eau, étaient voués à la soumission, ou obligés de quitter leur position pour échapper à leur sort. Une des principales raisons d'être de la position de certains sites est ainsi la proximité ou la présence d'un point d'eau (voir aussi l'étude des drains, infra p.210).

Cette nécessité a dû apparaître de bonne heure aux constructeurs de villages fortifiés, puisque les drains de fossés extistent en tant qu'éléments constitutifs du site à fossé, et que ces drains mènent toujours à un thalweg à résurgence saisonnière ou à une source. Plus tard, au XVIIIème siècle, un certain nombre de sites perchés englobèrent dans leurs défenses des points d'eau (Analanandriana, et de nombreux autres sites du moyen Vonizongo[1]) ; ces défenses étaient généralement adossées aux corniches rocheuses d'où provenaient ces résurgences.

De la même façon, maints villages se sont établis sur des croupes barrées de cols en arête étroite et situées en contrebas des points d'eau provenant des contreforts. Cette position en croupe, plus fréquente que la position perchée, s'explique ainsi d'autant plus que les arêtes d'accès sont faciles à défendre, et que le site est lui-même plus proche des zones cultivées.

Pour les sites antérieurs à Andrianampoinimerina (comme ceux du Vonizongo), la présence de cet atout, que constituait l'eau pour un village, n'implique pas nécessairement que les sièges étaient un procédé courant. En effet, en période d'insécurité lorsque des bandes de pillards étaient signalées de village à village, il était toujours

---

1.- Voir Plans p.24, feuille 046, sites 72,214,222,273,283,301,363, 457,458,465.-

dangereux pour les habitants de participer à une corvée d'eau; on pensait aussi au bétail, qui était alors abrité à l'intérieur du village, et qu'il fallait abreuver.

§ 2.- IMPLANTATION ET EVOLUTION DES DEFENSES EXTERIEURES.-

A.- LES FOSSES :- Les fossés de défense constituent l'élément défensif commun de tous les anciens villages fortifiés.[1] En suivant l'évolution du schéma de ces défenses, étroitement liée à l'histoire de l'armement et à l'histoire politique, nous pouvons suivre l'évolution de l'habitat lui-même.[2] Cependant, y-a-t-il un aspect évolutif parallèle dans la technique d'édification de ces fossés?

A) Technique de construction et outillage.

Lorsque le chef de village conseillé par le mpanandro (astrologue) avait determiné et délimité le tracé de l'agglomération, l'ensemble des villageois procédait au creusement des fossés.[3]

Il s'agissait donc d'une entreprise villageoise, communautaire, à l'inverse de l'édification des enclos "tamboho" dont la terre était foulée par les esclaves (voir infra p.246). Le début des travaux était précédé des cérémonies propitiatoires traditionnelles (sorona).

Le sol creusé devait être déblayé et pendant qu'un groupe défonçait la terre, l'autre la dégageait à l'aide de paniers en "rindra" (écorce du "zozoro"ou souchet) ou en "herana" (plante aquatique à feuille plate). La terre de déblai était partiellement destinée à dresser les terrasses d'habitat et les remparts de terre longeant les fossés. L'agencement de ces déblais le long des fossés est visible dans de très nombreux sites (Ambohipandrano, Fanjakamandroso, Sambaina), et détermine le rehaussement du bord intérieur du fossé ; la dénivellation que l'on observe entre les 2 bords provient non seulement de la pente naturelle mais aussi de l'accumulation de déblais sur l'un des côtés. Cette technique écourtait le travail de déblaiement tout en perfectionnant les défenses.

1.- Mis à part les murs de défense sans fossé (comme Ambohitretikely dans la Sakay) qui sont exceptionnels, de même que l'habitat en terrasses sur pic rocheux (Angavobe).
2.- Cette évolution est envisagée infra pp.226 et 256.-
3.- Tantara, 1953, t.1, pp.98 - aussi Mayeur in B.A.M. vol. XII, 2ème partie, 1913, p.34.-

Cependant une bonne part de ces déblais demeurait inutilisée et devait être évacuée soit à l'aide de paniers comme dans le premier cas, soit le plus souvent par un courant d'eau qui facilitait de surcroit le creusement du sol.

Ce procédé de creusement et d'évacuation par l'eau a été traditionnellement appliqué. Or, comme les premiers sites à fossés connus sont munis de drains, il faut attribuer à ceux-ci, comme fonction première, l'écoulement des eaux entraînant les déblais. Peut-être simultanément d'autres fonctions utilitaires du drain sont apparues aux utilisateurs. En effet, la présence de drains que l'on a prolongés très bas vers les hauts vallons ou les thalwegs, dénote des intentions autres qu'une simple évacuation de déblais, pour laquelle une courte tranchée aurait suffi. (.. comm. pers. de J. Poirier, pour le pays Bezanozano).

Le creusement et l'évacuation traditionnelle par l'eau peuvent se vérifier, pour de nombreux sites, par la présence d'un canal d'amenée (Ambohipandrano), ou d'un réservoir communiquant avec le fossé (Ambohitrinitrimo). Certains villages utilisaient des résurgences jaillissant des hauts de falaise, et l'habitat était alors édifié sur croupe ou contrefort. Mais les sites hauts perchés qui ont pu capter de tels points d'eau, sans être exceptionnels, sont rares puisque dans ce cas, l'emplacement des fossés perchés est toujours plus haut que celui du point d'eau.[1]

Il s'en suit que la possibilité de creusement et d'évacuation par l'eau n'était pas à la portée de tous les villages perchés, à moins d'admettre à priori que l'eau de pluie était utilisée dans ce but, et que la période de construction de l'habitat fortifié était la saison pluvieuse (octobre à mars). Or, les défenses de ces villages perchés sont très importantes et cette hypothèse peut être valablement retenue[2], au moins pour une grande fraction des sites édifiés.

1.- Ces résurgences apparaissent généralement sous la couche rocheuse sommitale, au contact d'une couche imperméable, donc plus bas que la crête. Aussi les villages perchés qui ont enclos ces points d'eau dans leurs défenses se sont-ils obligatoirement adossés à la corniche rocheuse (v. Analanandriana, supra p.148/152).

2.- Comme de plus les principales semailles ont lieu au début de la saison des pluies, il est probable que le village devait logiquement s'édifier à cette même période.

Après les travaux de creusement, le canal d'amenée servait non seulement au ravitaillement en eau du village, mais à la mise en culture de certains hauts vallons.[1] Nous ignorons en fait à quelle époque une telle utilisation a débuté (voir l'étude du drain, infra p.210). Cependant on peut concevoir qu'elle a commencé en même temps que la maîtrise de l'eau en matière de culture irriguée, donc probablement peu après l'arrivée présumée des néo-indonésiens à Madagascar.

L'observation stéréoscopique elle-même montre aussi de très nombreux exemples de sites nantis d'un canal d'amenée. Cet ouvrage atteint couramment 1 à 2 kilomètres de long, parfois 5 kilomètres ; se moulant aux courbes de niveau, il s'imprime à flanc de versant, et malgré un profil de dimensions modestes (0,50 à 2 mètres de margeur) il draine vers l'emplacement choisi un débit suffisant, par suite de la faible déperdition d'eau en sol latéritique.

L'outillage utilisé aux travaux de creusement semble avoir varié non seulement dans le temps, mais suivant les régions et selon les disponibilités de chaque communauté. La tradition nous apprend qu'Andriamanelo fut à l'origine des travaux de forge en Imerina; il fabriqua, outre les armes (sagaies à pointe de fer), des outils pour travailler le bois, la terre et peut-être la pierre. Grâce à des bêches en fer (angady) il réussit à Alasora (de même que son frère à Ambohitrandrianahary)[2] à creuser le fossé d'enceinte en un mois.[3]

Cette relation laisse entendre que l'outil en fer n'était pas utilisé avant Andriamanelo, à moins qu'il ne faille comprendre que ces outils, n'étant pas forgés sur place, étaient rares. C'est cette dernière interprétation que nous sommes enclins à suivre puisque les villages à fossés ont existé dès l'arrivée des néo-indonésiens (Vohidrazana, Ambohitsitakatra, puis Imerimanjaka juste avant la fondation d'Alasora).

1.- Le haut vallon sert souvent de pépinière pour le repiquage du riz, dans sa partie la plus haute et la plus étroite; les zones basses sont amenagées en gradins de rizières lorsque l'écoulement d'eau est suffisant. Des cultures sèches y trouvent également leur place, sur les bas-flancs.

2.- Tantara 1953, t.1, p.125 (Son frère aurait terminé le fossé de son village en 15 jours).

En effet, comment expliquer l'existence de villages à fossés antérieurs de près de 200 ans à Alasora ?Deux hypothèses sont à retenir :

- Selon la première, on pourrait attribuer à ces premières populations d'immigrants (ainsi qu'aux Vazimbaà l'usage d'outils en bois. Certains renseignements pris localement pontrent que jusqu'au XVIIIe siècle au moins des bêches en bois dur (ou des épieux ?) ont servi à creuser les fossés défensifs dans des régions pratiquement dénudées (v. supra Ambohipandrano, p.155); est-ce la survivance d'un procédé ancestral conservé par certaines communautés villageoises, ou bien seulement la nécessité imposée par les disponibilités du village en matière d'outillage ? Par ailleurs dans certaines régions forestières bordant l'est de l'Imerina (pays Tanala, pays Bezanozano), le bois a été utilisé pour la fabrication de divers instruments de travail (bêches) ou d'ustensiles de cuisine (assiettes -v. Tantara, 1953, t.1, pp.127-128); de nos jours encore on se souvient en pays Bezanozano de l'usage ancien de bêches en bois.[1] Cependant façonner des outils en bois sans le secours d'outils en fer ou en pierre est également un problème, et jusqu'à présent on n'a découvert aucun vestige lithique permettant de supposer que des outils en pierre étaient en usage à Madagascar.

- Cette reflexion nous conduit à la seconde hypothèse[2], étayée par deux remarques, et selon laquelle l'outil en fer bien que rare a pu être utilisé avant l'application de la technique de la forge à Alasora. Des découvertes récentes (1962) d'hameçons en fer dans des sites côtiers, datant du XIIe siècle[3], permettent de supposer que le fer était connu au moins dans les régions du littoral; or, les néo-indonésiens, et ceci

---

1 - D'après le calcul de Jully (in "Ny Gazety Malagasy, 1896,.p.130), cela suppose une main d'oeuvre de 600 villageois, avec un cubage déblayé d'environ 1.000 mètres cubes pour chaque fossé. Cependant, on peut admettre que les défenses étaient perfectionnées durant une assez longue période surtout en ce qui concerne la profondeur des fossés. Dans l'esprit des habitants, le ruissellement d'eau provoqué ou non, devait parfaire ces défenses en profondeur.

1.- V. Jean Poirier, Madagascar avant l'Histoire, Bul.de M/scar, n°248, fév. 1967.-

2.- Des herminettes en pierre d'inspiration indonésienne ont probablement existé à Madagascar avant et peut-être après (chez certaines ethnies ?) l'arrivée des néo-indonésiens. La découverte de tels outils ne pourrait infirmer totalement la présente hypothèse, la pierre et le fer pouvant avoir un usage parallèle au sein de groupes sociaux différents.

3.- Talaky, sur la côte Sud de l'Ile, à l'Ouest de Fort-Dauphin - V. P. Vérin, 1963, pp.120 et pp.127-128.-

constitue la 2ème remarque, pénètrèrent depuis le littoral jusqu'aux Hautes Terres, et eurent l'opportunité de connaître non seulement les civilisations côtières, mais également celle de l'Amoronkay dont le peuplement est bien antérieur à celui d'Alasora, et qui, de mémoire d'homme, a connu l'extraction du fer et le travail de forge.

Nous pensons qu'il faut rapprocher de ces faits la présence, auprès d'Andriamanelo, d'Andriandranando dont le clan (les Zafinandriamamilaza) occupait le liserai forestier depuis au moins Fanongoavana jusqu'à A mbohitsitakatra vers le Nord. Ce personnage, devenu le beau-frère d'Andriamanelo, a vraisemblablement introduit au coeur de l'Imerina les techniques de forge déjà en usage dans l'Amoronkay.[1]

Cependant même sous le règne d'Andrianampoinimerina, l'outil en fer constitua un article recherché et couteux[2], et il ne faut pas s'étonner du fait que certains villages éloignés (comme Ambohipandrano) aient pu en manquer. Il y a certainement eu une question de disponibilités, que nous envisagions plus haut, qui a conduit certaines communautés à utiliser des épieux et des bêches en bois, en même temps que quelques outils en fer, les travaux de défense étant toujours urgents à mener à bien.[3]

b) Le fosse de drainage dans le schéma défensif classique.-

Nous avons déjà eu un aperçu de l'extrême variété des schémas défensifs (supra p.44); l'impératif qui présidait au choix d'un type de défenses était avant tout le facteur de sécurité qui dictait entre autres le nombre de fossés. Malgré cette variété de formes, on retrouve aisément les trois éléments permanents de ces schémas, le fossé et sa levée de terre, l'entrée[4] et le drain (ou fossé de drainage).

1.- Andriandranando se servit également d'une arme à feu, pour la première fois en Imerina, sous le règne de Ralambo (Tant.1953,t.1, p.274), et peut-être déjà lorsqu'il servait les intérêts d'Andriamanelo.

2.- Selon les Tantara, Andrianampoinimerina distribuait aux gens laborieux des bêches neuves, en échange des outils usagés dont il récupérait le métal. Ceci se passait environ 230 ans après les premiers travaux de forge d'Alasora,et toujours en Imerina central.

3.- Durant le siège d'Ambohijoky, les Avaradrano d'Andrianampoinimerina reçurent de la part des défenseurs Manisotra, des pelletées de sable chauffé.Ce matériau était lancé à l'aide de pelles en bois (Tant. 1958, t.3, p.127).

4.- Les entrées sont étudiées infra p.220.-

D'ARCHÉOLOGIE

Le drain est une saignée qui relie le fossé de protection à un bas-fond ou à une ligne de thalweg.[1] Nous l'avons ainsi dénommé car il assure un écoulement d'eau rationnel entre le canal d'amenée, le fossé du village et le bas-fond; même en l'absence de canal d'amenée, il joue un rôle multiple.

Nous le trouvons associé à tous les villages à fossés, même aux plus anciens. Sa présence est avant tout nécessitée par l'écoulement des eaux servant au creusement du fossé de protection et l'évacuation des déblais[2]; que son tracé emprunte toujours une ligne de forte pente conduisant la plupart du temps à un haut vallon, incite à penser que son utilisation pour le ravitaillement en eau et, pour la mise en culture des hauts vallons n'a été pratiquement simultanée puisqu'elle remonte déjà aux sites les plus anciennement connus.

La fonction du drain est en effet multiple. Dans quelques villages visités (Ambohimaroroka, Betafo), dont les points d'eau se trouvent en contrebas à l'extérieur des fossés, nous avons obtenu confirmation du fait que le drain était emprunté par la corvée d'eau du village, sous la protection d'une garde armée[3]. Tous les sièges de villages que rapporte la tradition visent à réduire le village par la soif[4]; le rôle de la corvée d'eau apparaît ainsi par sa fonction primordiale dans le cadre de la défense du village.

Cependant, le drain existe même dans les villages pourvus d'un point d'eau. Outre sa destination d'évacuation d'eau des déblais (envisagée presque obligatoirement), il faut lui concéder un rôle supplémentaire. Celui de canal d'amenée vers un haut vallon cultivé ou un bas-flanc de rizière (selon la position plus ou moins élevée du village). En effet, en dehors de la saison normale des pluies, durant laquelle croissent les cultures irriguées et les cultures dites sèches, maïs, manioc et "saonjo" (arum esculentum) principalement, seul un apport d'eau d'irrigation

---

1.- Voir supra pp.206 à 208 à propos des techniques de construction.-
2.- Com. pers. de J. Poirier qui a relevé cette fonction primordiale du drain pour le pays Bezanozano.
3.- La tradition signale qu'au cours de certains sièges de villages par Andrianampoinimerina, les corvées d'eau étaient surprises par les assiégeants (Tant.1958,t.3,p.70). Du reste, le siège avait pour but essentiel la privation d'eau.Cela explique, pour les villages dépourvus de source,le rôle essentiel du drain qui est une tranchée de protection conduisant directement ou à proximité d'un point d'eau.

permet de prolonger cette saison, et d'obtenir à proximité du village, un appoint de cultures vivrières appréciables. L'altitude à laquelle remontent les hauts vallons cultivés est remarquable, et démontre le souci permanent de l'utilisation de l'eau à bon escient.[1]

Ce dernier rôle du drain se remarque peut-être davantage pour les sites sur versant parce qu'ils se trouvent sur le tracé normal d'un canal d'amenée captant l'eau sur les hauteurs et la canalisant vers un vallon.[2] Cependant, à l'analyse, cette destination du drain existe, aussi marquée, pour les sites en croupe ou même perchés, et peut-être avec une recherche plus impérative dans la mise en culture des hauts vallons.

Le fossé de drainage a donc évolué très vite pour les sites fortifiés puisque, dans une position naturellement en pente où une courte tranchée pouvait suffire à l'évacuation des eaux, on a installé un prolongement rationnel du fossé de défense pour atteindre un thalweg ou irriguer des vallons cultivables (ces prolongements sont visibles, malgré le travail de l'érosion qui tend à exagérer le profil des drains sans en masquer conmplètement le tracé originel).

Une évolution parallèle dans le schéma classique du village fortifié a également touché le fossé de défense.

c) Utilisation diverses et évolution du fossé de défense.-

Si nous avons appelé fossé de défense la tranchée qui ceinture l'habitat, c'est que le rôle essentiel d'un tel ouvrage est d'en interdire l'accès. Cela est très apparent pour les sites perchés : le schéma défensif se complique face aux pentes les plus accessibles, alors que sur les abrupts le fossé est souvent unique, quand il ne disparaît pas complètement; dans ce dernier cas la défense est adossée à une corniche rocheuse estimée inaccessible.[3]

1.- Même les chaînons d'altitude marquée présentent des indentations cultivées poussées jusqu'au 100 ou 200 m. de crêtes.

2.- A tel point qu'on peut observer assez souvent des sites disposés en chapelet sur un même versant,profitant l'un après l'autre du courant d'eau.(v.Plans,p.19,feuil.n°46, site 187).

3.- Sur les abrupts rocheux, l'assaillant était généralement accueilli par des avalanches de pierres roulées,projectiles qui ne manquaient pas sur les crêtes (renseignements locaux pris à Ambohitsileo).Les variations du schéma défensif se remarquent pour la plupart des sites perchés dans lesquels on a intégré les défenses naturelles au schéma (ainsi à Analanandriana, et à Ambohitrinitrimo).

L'Utilisation des défenses naturelles est instinctive et prend naissance au moment même du choix d'un emplacement; c'est une des raisons pour laquelle beaucoup de sites sont édifiés sur des contre-forts, ou des éperons rocheux plus bas que le chaînon, et dont l'accès et la défense sont jugés plus efficaces que ceux d'une crête ouverte.

Ces observations, et d'autres, que nous avons esquissé dans l'étude de la position défensive (supra p. 202) mettent en évidence le rôle premier du fossé de défense. Cependant, parallèlement à l'évolution du drain, ce rôle défensif s'est atténué pour faire place à une destination utilitaire. Ce fait est particulièrement apparent au XIXe siècle, durant lequel la sécurité relative du pays a inspiré non seulement un schéma (et une position) moins défensive (v. infra Pp.226et 256), mais également un rôle plus adéquat à une tranchée dont on pouvait tirer parti[1]:

Dans cette évolution du fossé, un stade intermédiaire semble avoir été utilisé, dans les cas où cet ouvrage était rempli d'eau. Mayeur, en visitant certains villages de l'Imerina, mentionne, que "les fortifications des villages, d'Ancovem.. consistent en fossés très pro-"fonds qu'on peut remplir d'eau à volonté, par le moyen d'un réser-"voir considérable dont les eaux y son amenées par de larges canaux "creusés en terre grasse et compacte.."[2]. Il est évident qu'un observateur a toujours tendance à généraliser, et, bien que certains villages aient disposé d'un réservoir communiquant avec le fossé (Ambositrinitrimo), ou d'un canal d'amenée dont l'eau pouvait être bloquée dans les fossés, bon nombre de sites ne pouvaient pas emmagasiner l'eau (si ce n'est l'eau de pluie), puisque leur position haute interdisait toute possibilité d'amenée d'eau. Du reste, parmi les très nombreuses descriptions de prises de villages par Andrianampoinimeri-

---

1.- Dans certaines vallées mises en culture au XIXe siècle (Vâlalafotsy, vallées de la Manandriana, feuille n°46) les moindres vallons ont été exploités, avec pour chacun, un petit hameau à défense ovale ou circulaire posté sur versant.

2.- Mayeur, 1785 (in B.A.M., vol. XII, 2e partie, 1913, p.34).

na, que nous offrent les Tantara, une seule fait mention de fossés comblés d'eau[1]; et encore convient-il de bien interpréter cette relation : Le roi d'Imerina assiégea le village de Sahavondronina durant six mois, les habitants ayant rempli les fossés d'eau grâce à une dérivation (apparemment bien cachée) prise dans le cours de l'Ombifotsy[2]; ce fait entrava l'assaut; or, ce n'est pas la présence d'eau dans les fossé qui aurait empêché durant 6 mois la traversée de ceux-ci (bien au contraire, pensons-nous); le remplissage de certains fossés (intérieurs probablement) avait servi de "réserve d'eau", aussi bien pour les habitants que pour le bétail à l'abri dans le village[3]. Le siège, qui visait à obtenir la réduction du village par la soif, dura ainsi jusqu'au moment où la dérivation de l'Ombifotsy fut découverte par les assiégeants et supprimée.

A notre avis, le rôle de l'eau dans les fossés ne fut pas défensif mais utilitaire; d'ailleurs les niveaux très différents auxquels se trouvent les fossés d'un village ne permettent d'en remplir que certains tronçons, à l'intérieur des villages, là où la pente naturelle est la plus faible et offre le maximum de lignes horizontales aptes à retenir l'eau.

De ce stade intermédiaire, l'habitant pensa très naturellement à utiliser cette eau emmagasinée pour la culture des vallons; les drains à eux seuls ne peuvent expliquer la floraison de vallons cultivés où ils aboutissent, puisque ces drains existent même en l'absence des canaux de dérivation haut placés. Il faut donc attribuer au fossé de ceinture le rôle d'un réservoir (ou barrage de retenue) destiné à alimenter certains bas-fonds, pour régulariser qu prolonger la saison des pluies. Il est probable, pour les sites qui ne disposaient

---

1.- Tantara, 1958, t.3, p.129).
2.- Cette rivière était la frontière entre l'Imerina et l'Imamo depuis la fin du XVIIe siècle. L'ancien village en question n'a pas encore été retrouvé; son emplacement avait été interdit par Andrianampoinimerina après le succès de son entreprise.
3.- Tantara, 1958, t.3, p.127. Durant le siège d'Ambohijoky, les habitants Manisotra désorganisèrent l'assaut en lâchant une partie des troupeaux de boeufs du village sur les Merina qui s'empressèrent de saisir ce butin inespéré. Les troupeaux étaient généralement abrités à l'intérieur des villages.

pas de sources, que l'eau de pluie et les eaux de ruissellement étaient captées dans certains tronçons de fossés; la relation de Mayeur, qui laisse entendre une utilisation défensive de l'eau, doit être interprétée dans le sens abordé ici; elle se vérifie particulièrement à Ambohitrinitrimo (v. supra p. 159), où un réservoir situé près du fossé extérieur, et en contrebas d'un bassin versant, pouvait recueillir les eaux de ruissellement et les conduire au fossé à volonté.[1]

Une utilisation, peut-être intermittente des fossés, fut la mise en culture des fonds, qui peut représenter pour un village de 100 mètres de long une surface minima de 1200 mètres carrés par fossé.

Faute d'exemples précis, nous ignorons quand débuta cette exploitation rationnelle des fonds de fossés. Il est valable de supposer qu'à l'origine certains fonds étaient garnis d'épineux (principalement le nopal et l'agave); plusieurs indices concourent à le prouver; Decary mentionne des défenses de haies de cactus au poste merina d'Andratsaimahamasina.[2] De même Grosclaude visite entre l'Itasy et Ankavandra des villages défendus par 3 murs et des épineux.[3] De nos jours, sur certaines crêtes dénudées, la présence de rangées d'agaves décèle l'existence d'anciens fossés, et les sites abandonnés que nous avons visités abritaient dans leurs tranchées des nopals (Nosizato) ou plus communément des agaves (Sambaina). A l'inverse les sites encore habités ont, probablement depuis longtemps, transformé les fonds de fossés en parcs à boeufs ou en plantations de caféiers ou de bananiers (Ambohitretibe, Soavina).

On peut émettre l'hypothèse que ces plantations d'épineux étaient faites non dans les fonds, mais sur les bords externes ou internes des fossés, cette végétation ayant gagné le milieu favorable des

---

1.- Etant donné la topographie des lieux, cette eau n'a pas pu ceinturer le village de façon uniforme. De plus, un 2e réservoir, placé à l'intérieur du village en un point bas, pouvait emmagasiner près de 30 mètres cubes d'eau.

2.- R. Decary, 1966, p.141.- Ces épineux étaient plantés sur la levée de terre longeant le fossé.

3.- E. Grosclaude, 1898, pp.142-145.

des fonds seulement après l'abandon du site; ce procédé aurait eu l'avantage de réserver les fonds partiellement à l'accumulation d'eau, et le reste à la mise en culture.

Quelle que soit l'époque où débuta cette mise en culture, celle-ci date au moins du début du XIXe siècle[1], période coïcidant en Imerina central avec la pacification relative du pays.

Le changement partiel de destination du fossé est ainsi visible, au moins dès Andrianampoinimerina, et les colonisations préconisées et dirigées sous son règne et les suivants auraont entre autres 2 aspects marqués : l'agglutination de villages (de type récent), ovales ou circulaires) en vue d'une exploitation au maximum de la terre irriguable dans un climat de sécurité relative, et la capture de résurgences (desservant parfois plusieurs villages en chapelets). En effet, les premiers noyaux constitués attirèrent très vite d'autres colons et formèrent des concentrations majeures (vallée de la Manandôna à l'est d'Antsirabe, ou vallée de la Manandriana à l'est de Firavahana dans le Valalafotsy). L'utilisation de points d'eau qui fut toujours un problème capital, devint cruciale au XIXe siècle lorsque la densité démographique de ces concentrations l'imposa de manière plus aigue.

B.- REMPARTS et MURS INTERIEURS:-

Certaines traditions nous indiquent le procédé quu était employé à Madagascar pour dresser des levées de terre le long des fossés de défense :

"Le déblai des fossés sert à former sur les bords de l'intérieur un pa-
"rapet qui est ordinairement assez élevé pour mettre les combattants à
"couvert du feu de la mousquetterie, et abriter le village des vents
"froids qui soufflent depuis Mai jusqu'en Aoust..."(Mayeur[2]).

Et aussi Fressanges[3] (pour le pays de l'Ankay) :

"Les villages sont bâtis sur le sommet des montagnes ..... Après avoir

---

1.- Andrianampoinimerina attribua à certains groupements, en vue de leur exploitation, les emplacements des fossés extérieurs d'Ambohimanga (Tantara, 1958, t.3, p.164).
2.- Mayeur 1785 (in B.A.M., vol. XII, 2e partie, 1913, p.34).
3.- Fressanges J.B. 1802 (in Revue de Madagascar, 3e trimestre 1963, Nouv. Série, n°23, p.39).

"nivelé le sommet, ils y élèvent leurs cases et laissent une place "carrée devant la maison du chef; ils environnent le village avec "de gros pieux enfoncés en terre, et qui entourent le village dans "un triple enceinte. En dehors, ils creusent profondément 3 fossés "très profonds et très larges et en relevant la terre en forme de "parapet".

La présence de levées de terre le long des fossés ne peut étonner, étant donné le procédé de creusement et de déblaiement du fossé, par suite aussi des avantages défensifs réels que procure la surelévation du bord intérieur et qui dispense de creuser une tranchée plus profonde.

Les vestiges de levées de terre que l'on peut appeler des remparts, puisqu'ils suivent généralement les défenses périphériques, offrent des types très variés, depuis le remblai léger (Sambaina) ne dépassant guère actuellement 1 mètre de hauteur, jusqu'à la butte épaisse (Nanjakana/Ambohibeloma), sans oublier le vrai rempart de pierres et de terre qui prolonge les entrées (Ambohibeloma, Ambohipandrano).

Il convient cependant de distinguer les levées de terre périphériques que nous appellerons remparts, si peu élevées soient-elles, et les enceintes intérieures, qui sont généralement dépourvues de fossés et sont constituées de pierres empilées, que nous appellerons murs intérieurs. Ce qui distingue essentiellement ces 2 éléments défensifs est d'abord l'absence de fossés en bordure des murs intérieurs, en second lieu l'absence d'éléments lithiques exclusifs dans la construction des remparts, ceux-ci étant généralement mêlés à la terre de déblai.[1]

1.- Il existe parfois des prolongements d'entrées formant remparts et constitués uniquement de pierres empilées; mais dans ce cas, il s'agit le plus souvent d'entrées fortifiées et non plus de remparts extérieurs tels que nous les avons définis (ainsi à Ambohitrinitrimo). Par ailleurs, certains sites possèdent des murs de pierres en remparts (Ambohitraina) qui couvrent certaines façades généralement dépourvues de fossés à cet endroit (Ambohitrinitrimo, façade sud). L'absence de terre semble alors liée à l'absence du fossé (nous ne parlons pas ici du liant des pierres qui est de la boue séchée, mais d'un élement constitutif intervenant à près de 30%).

L'un et l'autre élément ont subi une évolution visible liée principalement au perfectionnement des armes offensives.

La levée de terre est pratiquement inexistante dans les sites archaïques, jusqu'à l'époque d'Andriamanelo. A Ambohitsitakatra, à Ambohidranady, à Imerimanjaka, et dans les sites réputés vazimba que nous connaissons (Ankatso, Mandrere), aucun vestige surélevé de rempart n'a été retrouvé. C'est la période des armes blanches dont le jet n'est pratiqué qu'à coup sûr et à courte distance.

Lorsque l'arme à feu apparaît du temps de Ralambo et d'Andrianjaka, des remparts plus importants sont construits et leurs dimensions iront croissant, particulièrement au XVIIIe siècle, durant lequel les défenses existantes seront souvent renforcées[1] (Ambohitraina, Ambohijoky, Ambohimanga). En particulier, à l'époque d'Andrianampoinimerina et de Radama, l'importance du rempart tend à remplacer la simplicité du fossé qui est généralement unique mais bien pris. A Nanjakana (v. Ambohibeloma supra p. 140) une véritable butte de terre à plan incliné vers l'intérieur constitue une protection efficace et offre au tireur une position idéale . Mais dans cette évolution du rempart, la pierre n'apparaît pas pour autant en tant qu'élément exclusif[2].

Le mur de pierres qui est plus généralement intérieur, semble exister dans certains villages dès le XVIIème siècle (Ambohitraina, Lohavohitra et Babay), mais c'est le XVIIIème siècle qui en donne le plus d'exemples (Ambohitsilao, Analanandriana, Ambohitrinitrimo)[3]. Les

---

1.- Lorsqu'une menace extérieure pesait sur un village, les habitants se hâtaient de remettre en état les défenses. Cela se produisit en particulier à Ambohijoky (Tanpara, 1958, t.3 , p.126). A Ambohimanga, Andrianampoinimerina fit creuser les fossés périphériques actuels, avec leurs portes à disque fortifiées.

2.- Sauf des cas particuliers comme Ambohitretikely (dans la Sakay), et mis à part les fortins de garnison du XIXème siècle, d'inspiration étrangère.

3.- Il existe, de façon troublante, des témoignages de l'existence chez les Vazimba d'habitations en pierres et de défenses de même nature (C. Savaron, in B.A.M. 1928, tome IX, p.64). S'agit-il de cas particuliers, ou d'un des aspects de la civilisation vazimba? Des localisations précises de ces sites devraient être faites avant toute conclusion. Cependant, dans la mesure où l'on peut rapprocher certains traits de civilisation vazimba et sakalaves, on pourrait attribuer aux Vazimba l'utilisation de murettes de pierres, ces éléments défensifs ayant été employés par les Sakalaves (Angavo d'Ankazobe, Tsitondroina).

défenses constituent alors soit des enceintes périphériques, imbriquées suivant la pente (comme à Ambohitsileo), soit des réduits successifs protégeant en profondeur les entrées (comme à Analanandriana), soit encore des remparts barrant certaines façades (Ambohitrinitrimo).

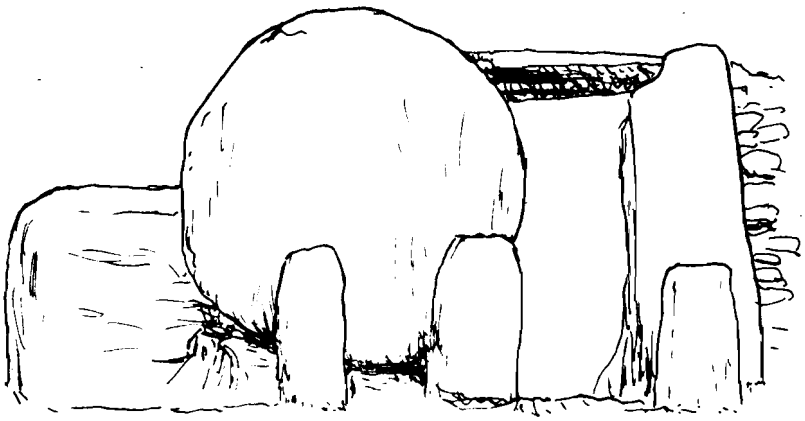
Les dimensions de ces défenses sont remarquables. A Ambohitrinitrimo, on note des épaisseurs de 2 mètres, avec un liant à peu près inéxistant. A Analanandriana, la hauteur des murs dépasse 2,50 mètres en mains endroits ; ici le fini de la construction (liée par une simple boue séchée:) a permis de dresser une superstructure de faible épaisseur sommitale mais d'élévation importante. Ce procédé perfectionné d'édification se retrouve rarement en Imerina, la plupart des murs de pierres étant constitués soit d'éléments de grande taille dont la superposition offre une solidité suffisante (Ambohitrinitrimo), soit de pierres de forme et de taille différente avec un léger amalgame de terre et dont l'ensemble est peu homogène.

En ce qui concerne le liant de chaux, déjà utilisé par les populations côtières islamisées (Antalaotra) dès le XVème siècle au moins, il n'a jamais pénétré en Imerina avant le XIXème siècle; son apparition tardive, autour de 1850 probablement, est d'inspiration occidentale.

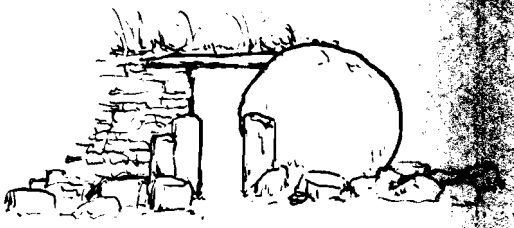
Si la levée de terre apparaît comme un élément étroitement lié au creusement et au déblaiement du fossé, il en est autrement du mur de pierres, dont l'existence en Imerina semble dépendre avant tout de la proximité du matériau par rapport au village[1], et aussi de certaines traditions qui ont dû perpétuer ce genre de défenses

étaient édifiés des ouvrages

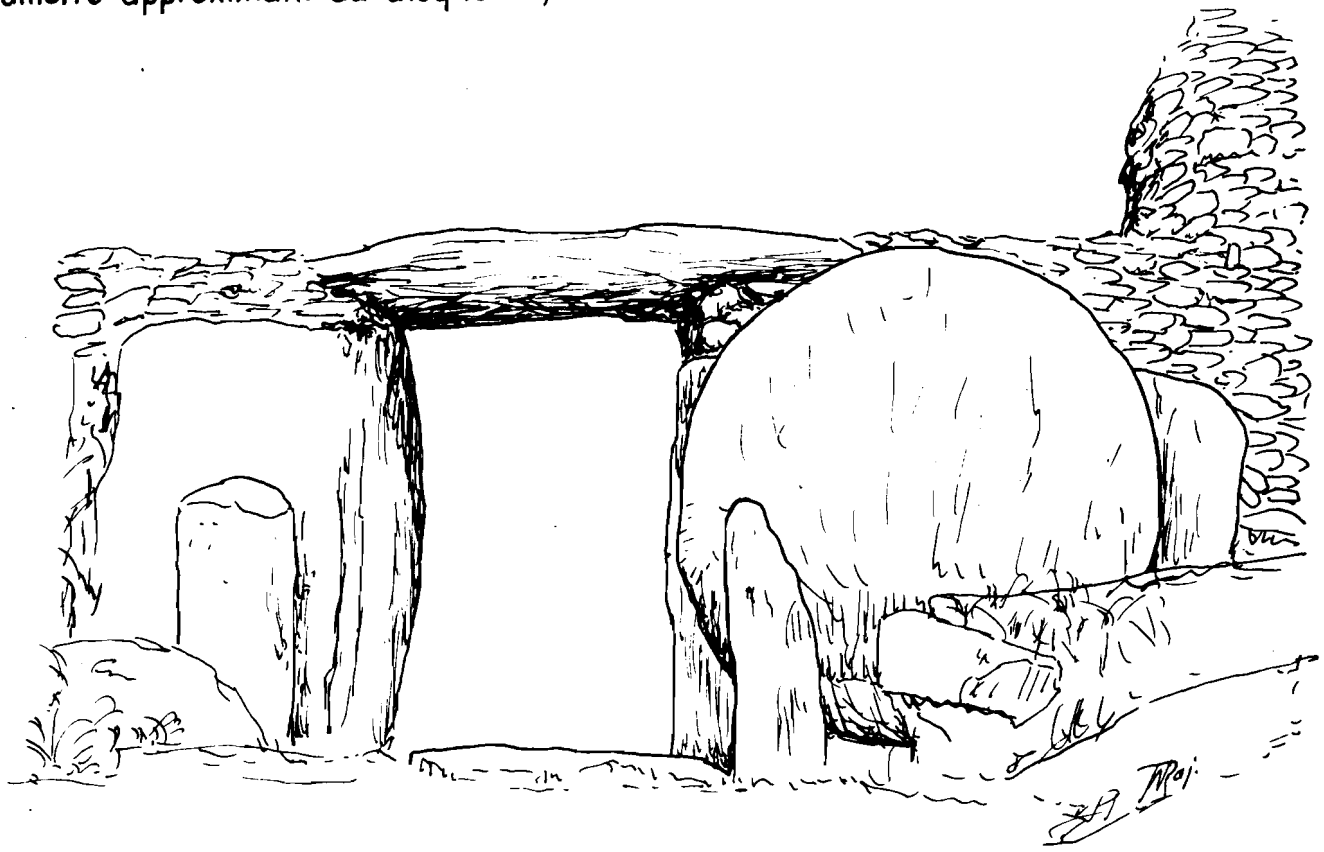
1.- Les habitants, "descendus" de sites perchés où/lithiques, ont fréquemment déplacé et réutilisé les pierres en contrebas de l'ancien habitat dans leur nouveau village (communication de Mme Ralaimihoatra, à propos du chaînon fortifié de Kingory) Par ailleurs, les ouvrages de pierres se rencontrent à toutes les époques (Lohavohitra début XVIIe - Ambohitsileo, fin XVIIe, Angavokely fin XVIIe probablement, Ambohitrinitrimo et Analanandriana, XVIIIe, Ambohitretikely fin XIXe -). Cette dispersion dans le temps depuis l'époque vazimba (ce qui reste à vérifier) jusqu'à la fin du XIXe, semblerait prouver que l'emploi de la pierre dépend dans une certaine mesure de facteurs extérieurs, mais surtout du matériau trouvé sur place.



Porte de Maharidaza.
Diamètre approximatif du disque : 2,20 m.



Ancienne porte
Photo Catat, p. 107.
Diamètre approximatif
du disque : 2 m.



Porte d'A^to^ fisaorana, Tananarive.
Diamètre approximatif du disque : 2,50 m.

au sein de diverses communautés[1].

C.- LES ENTREES FORTIFIEES.-

Lorsque les fossés de ceinture étaient achevés, on procédait à la mise en place des entrées fortifiées.

L'entrée était obligatoirement constituée par un passage interrompant le système des fossés.[2]

Il est assez rare de trouver des entrées uniques (v. Fanjakamandroso, Ambohimiadana, Angavobe). Le nombre des accès était de 2 à 3, exceptionnellement de 7 à Tananarive et à Ambohimanga.[3]

Certaines relations traditionnelles attribuent à l'emplacement de l'entrée une position préférentielle liée à l'astrologie :

"Quand le fossé est fini, on construit la porte extérieure; quel-
"quefois on fait 3 portes, l'une derrière l'autre, qualquefois 2,
"et parfois une seule. Celle de l'extérieur est toujours la plus
"forte... La porte est placée au Nord à l'endroit appelé "Alohotsy",
"ou bien sur le côté ouest, au point nommé "Alakarabo"[4]- (Tantara,
"1953, t.1, p.99).

Chaque fossé comportait généralement sa propre entrée fortifiée, mais c'est au fossé périphérique que s'accumulaient les défenses.

Cependant les positions traditionnelles au Nord et à l'Ouest ne correspondent pas toujours à celles que l'on peut observer dans de nombreux villages. Souvent elles sont en vis à vis, au Nord et au Sud, ou à l'est et à l'ouest, souvent dans des positions qui font face aux pentes les plus accessibles, à proximité des lignes de crête menant aisément au village; en effet l'entrée constituait le point fort du système défensif et devait obligatoirement faire face aux accès extérieurs les plus praticables à l'assaillant.

1.-Il y a en effet des villages sur crête rocheuse dépourvus de murs de pierres (Ambohitretibe, Ankatso). A l'inverse, certaines ethnies, comme les Sakalaves, qui n'ont pas utilisé le fossé profond, ont défendu certains sites, dans le Vonizongo en particulier, avec des murettes de pierre (v. Decary, 1966, p.151).

2.-L'entrée est appelée "vavahady" qui signifie "la bouche du fossé".

3.- Tantara, 1958, t.3, p.143 - v. aussi Plan d'Ambohimanga, Plans p.68 Pour la destination de chacune de ces portes d'Ambohimanga, v. Tantara, 1958, t.3, p.143.-

4.-Alohotsy (Nord/nord-est) et Alakarabo (Sud-ouest) symbolisaient des destins mineurs appliqués également aux murs de l'habitation (Tantara, 1953, t.1, p.51).-

SOCIÉTÉ D'ETUDES ARCHÉOLOGIE

L'observation stéréoscopique montre qu'un grand nombre de villages avaient leurs entrées face ou à proximité immédiate des accès extérieurs.[1]

A notre avis il convient d'attribuer ces positions préférentielles uniquement aux entrées principales qui pouvaient ainsi être au Nord ou à l'Ouest[2]. En ce qui concerne les entrées secondaires, elles étaient plus généralement réservées aux habitants (et non aux visiteurs), aux corvées d'eau et parfois au passage du bétail. De ce fait, ces entrées "utilitaires" (que l'on pourrait aussi bien appeler des "sorties") se trouvaient sur le chemin d'un point d'eau, à proximité d'une ligne de fond ou d'un thalweg saisonnier. Elles pouvaient servir, le cas échéant, de sortie dérobée, surtout lorsqu'elles étaient doublées d'un boyau de fuite (v. infra p.225).

Parfois une 3e entrée desservait le village (Antsahadinta), la deuxième étant destinée aux habitants, et la troisième réservée à certaines corvées ou au bétail.

- Aspects évolutifs de la construction des entrées.-

Si nous suivons chronologiquement les résidences successives données par les versions généalogiques (Plans pp.1-2), nous pouvons saisir une évolution visible des entrées de village, qui semble logiquement liée au développement parallèle des remparts d'entrée.

Les premiers accès, que nous appellerons "archaïques", sont de simples passerelles de terre enjambant les fossés, comme à Ambohitsi-

---

1.- A l'analyse il est probable que, lors du choix d'un emplacement, l'impératif de placer l'une des entrées au Nord ou à l'Ouest ait dicté le choix de certains chaînons en fonction de la position naturelle des accès extérieurs. Notons par ailleurs que le schéma des camps d'Andrianampoinimerina, selon les Tantara (v. Plans p.57), montre des entrées à l'Est et à l'Ouest (cependant à Nanjakana - v. même Plan ,- une entrée unique était disposée à l'Est, face à Ambohibeloma, la place assiégée.

2.- Ainsi pour les 31 sites étudiés ici (v. Plans pp. 40 à 69).

takatra, ou à Ambohidranady - D'un fossé à l'autre (lorsqu'il y a 2 fossés comme dans le premier village cité), le passage dessine un genre de chicane, afin que les entrées des 2 fossés ne se trouvent pas en vis-à-vis. Ce chemin de terre était étroit, dépassant rarement un mètre de largeur, et construit pratiquement au niveau des bords supérieurs des fossés. On est frappé, de plus, par l'absence de vestiges lithiques importants qui auraient pu défendre ou orner les abords de ces accès.

Au début du XVIème siècle à Imerimanjaka par exemple, l'entrée commence à être visiblement délimitée par un passage obligé constitué par deux monolithes dressés, d'élévation importante, et situés sur le côté intérieur de la passerelle menant au village. Cependant, nous ignorons s'il existait déjà, à Imerimanjaka, un petit rempart en flanquement de ces monolithes; l'habitat permanent de ce village a peut-être fait disparaître ces vestiges. Notons qu'à Ankatso, village qui date du milieu du XVIème siècle, on retrouve des vestiges de murettes de pierre près du monolithe dressé de l'entrée nord; mais là, à l'habitat vazimba a succédé un habitat merina, et il est hasardeux d'attribuer les vestiges en place à une seule période d'habitat.

Il semble que la période suivante, qui touche la fin du XVIème siècle, le XVIIème et le XVIIIème siècle, ait vu l'apparition d'accès disposés en creux, destinés à mieux canaliser le visiteur ou l'assaillant, et à le maintenir en position basse (facteur autant psychologique que purement défensif). Un exemple typique est celui d'Angavobe, ou plus tardif celui d'Antsahadinta (1725).

Parallèlement, les remparts d'entrée prennent corps et tendent à constituer un terre-plein horizontal de même niveau que les montants lithiques de l'entrée; celle-ci devient une véritable porte constituée de montants et de linteaux formant poterne.

Par la suite, ou peut-être en même temps, un disque de pierre assure la fermeture de cet accès.[1] Le rempart d'entrée forme ainsi un

---

1.- En fait, nous n'avons aucune précision contrôlée de l'époque d'apparition du disque de pierre, ni de celle des constructions de poternes. Certaines poternes sont démunies de disque (Amboatany) et devaient comporter des fermetures en bois. En revanche, certaines entrées à disque n'avaient pas de poterne (Sovina). Nous reprenons ce problème infra p.224.-

chemin de ronde continu au-dessus des linteaux, et permet au guet et aux sentinelles une surveillance améliorée et une grande mobilité.[1]

Le mode de construction des poternes a conservé les éléments des anciennes entrées ; les 2 monolithes flanquant le passage ont servi à étayer un ouvrage massif de pierres formant les remparts latéraux; du côté opposé de cet ouvrage on retrouve généralement d'autres monolithes inclus dans la masse. Le passage ainsi délimité, dépassant rarement 1 mètre de largeur, était alors couvert de dalles rectangulaires formant linteaux et transformant l'entrée en un genre de tunnel ou poterne.

Les linteaux ont généralement 1,50 mètre de longueur et 50 centimètres de largeur. Ils sont parfois à nu, le plus souvent recouverts d'un léger tumulus qui rejoignait celui des remparts et protégeait le haut du disque de pierres quand il y en avait un. A Analanandriana, des pierres en équilibre ont été disposées sur les linteaux dont l'escalade, de ce fait, n'aurait pu se faire sans bruit (dans ce village l'entrée n'était pas utilisée comme point de guet, un petit redan de pierres situé plus haut, près du fossé, avait cette fonction).

La valeur défensive d'une poterne au niveau des remparts est manifeste; elle permet au guet qui parcourt ce chemin de ronde d'être en bonne position de surveillance. De plus, le passage en tunnel de l'entrée était souvent le prolongement d'un accès en creux soit à l'extérieur (Antsahadinta, Angavobe) soit des 2 côtés (Amboatany), formant ainsi un passage obligé homogène. Enfin l'utilité de la poterne est patente lorsqu'il s'agit de nantir l'entrée d'une fermeture à disque de pierre : en effet la hauteur du disque dépassait légèrement le niveau des linteaux, mettant la fermeture à l'abri de manoeuvres extérieures (le disque ne pouvant être roulé ou renversé que par les flancs ou l'extrémité supérieure.

1.- Cependant, en cas d'assaut, cette position privilégiée était abandonnée. Plus tard, apparut au-dessus de la poterne une guérite destinée aux sentinelles (Ambohimanga, porte est d'Ambatomitsangana, et Tananarive, porte d'Ambavahadimitafo).

Ainsi les fermetures à disque sans poterne semblent aberrantes. S'il en existe, il faut penser qu'il s'agit là d'entrées récentes du XIXème siècle; en effet, dans certaines régions relativement pacifiées d'Imerina central, la "mode"du disque de pierre semble être apparue, parallèlement à la "mode" du tamboho (v. infra pp.246-255); ces disques sont pour la plupart de faible diamètre (1,60 à 1,80 mètre).[1]

Certains éléments, en cas de disparition du disque, peuvent nous confirmer son existence à l'origine : ce sont d'abord les pierres dressées servant de guidage, ou de coulisse, au mouvement de rotation du disque. Elles sont disposées en avant de l'entrée, de part et d'autre, et solidement enfoncées en terre.

De plus, le poids énorme du disque (environ 2 tonnes pour un diamètre de 2 mètres) qui en roulant s'appuyait aux remparts, rendait nécessaire la présence de monolithes en flanquement du passage et disposés parallèlement au disque. Les remparts qui n'étaient pas étayés de la sorte n'ont vraisemblablement jamais eu un disque d'importance à l'origine.

A une époque plus tardive, sous Radama, certains villages conservent le passage en creux,[2] bordé de talus à soutènements lithiques, et barré dans le haut par le système traditionnel de monolithes et de fermeture à disque; mais cet ouvrage ne comporte pas toujours une poterne (Soavina, Ambohimiadana). En fait les poternes ou les disques de pierre, sont plutôt associés de façon permanente à un 3ème élément, les remparts d'entrée. Cette association (remparts/poterne, ou remparts/disque) peut s'entrevoir dès l'époque d'Andriamasinavalona, vers 1700, (Ambohibeloma-nord) et ces éléments lithiques datent ainsi au moins du début du XVIIIème siècle.

Le problème de l'antériorité de la poterne, par rapport au disque de pierre, reste pour l'heure en suspens. Rationnellement la po-

---

1.- Cette mode est probablement une imitation voulue des grandes portes d'Ambohimanga, dont le disque de l'entrée ouest mesure plus de 3 mètres de diamètre, et qui date d'Andrianampoinimerina. On trouve ces "petits" disques à Atsomangy (près d'Ambohijanaka), Ambohitriniandriana, Andrambato, Ankadivoribe, Soalandy, etc..., Ces villages sont dans la région d'Ambohimanga et de Tananarive.

2.- En fait le passage en creux, extérieur et intérieur, tend pratiquement à disparaître dès l'époque de Radama (v. infra, p.227).

terne pourrait sembler antérieure et aurait comporté à l'origine (ou plus tard pour des entrées intérieures comme à Ambohtany) des fermeture en poutres de bois à claire-voie. Cependant, comme la tradition (Tantara 1956, t.2 , p. 791) signale que certains disques datent de l'époque vazimba, tout semble remis en question.[1]

Les boyaux de fuite.-

Depuis l'intérieur du village, ou le plus souvent entre les fossés, on aménageait des boyaux donnant sur l'extérieur, destinés à servir de sortie dérobée. Ces ouvrages peuvent être considérés comme un complément des entrées, car, en cas d'attaque aboutissant à l'investissement du village, l'habitant pouvait emprunter cette voie de salut. Même avant ou durant l'attaque, des messagers pouvaient quitter la position fortifiée.

A Ambohimanoa (v. Alasora, supra p.84) on trouve un boyau à l'intérieur de l'ancien village, qui semble avoir communiqué avec une habitation dont on retrouve les vestiges.

A Ambohidrabiby, un genre de tunnel à flanc de fossé conduisait vers l'extérieur. Par contre, le tunnel d'Ambohitrinitrimo conduisait de l'extérieur vers l'intérieur du fossé et par sa grande ouverture semble avoir été édifié pour le passage du bétail qui devait emprunter le fond d'un fossé menant au centre du village. Très peu de relations concernent ces ouvrages, et les exemples que nous avons pu déceler sont trop rares pour en tirer des vues approfondies. Cela tient, pensons-nous, au manque d'étaiement de ces constructions qui se sont éboulées pour la plupart et disparaissent aux yeux des nouvelles générations d'habitants.

Il semblerait que les boyaux de fuite soient très anciens, si l'on en croit le Firaketana (Ambohidempona) qui décrit l'ancien site d'Ambohidempona (observatoire actuel) comme un habitat fortifié vazimba comportant 2 tunnels en sortie dérobée.[2]

1.- Des calottes de granite de diamètre moyen pouvaient être détachées par exfoliation de boules granitiques (soit par le feu, soit par des coins de bois gonflés d'eau). Une calotte de petit diamètre, légèrement concave, a été trouvée au sud d'Ankatso, dans un vieux tombeau édifié sur rocher; la calotte constituait l'une des dalles supérieures d'un caveau de type sarcophage (visite personnelle en compagnie de M. Lebras sur l'initiative de M. Lejamble). v. aussi A. Mille (op.c. 1968, p.163).

2.- v. aussi A. Mille, Annales des Lettres, 1968, n°9, p.152.

Une étude approfondie des boyaux de fuite serait souhaitable en complément d'une recherche sur les anciennes grottes et les cachettes souterraines.

Nous n'avons abordé ici que son aspect lié aux fortifications du village.

D.- EVOLUTION DIVERSE DES ELEMENTS CONSTITUTIFS DE LA DEFENSE.-

Les premiers sites fortifiés que nous pouvons appeler archaïques, comme Ambohitsitakatra, Imerimanjaka, présentent des ensembles homogènes, suivant un schéma simple à fossé unique ou double, à faible lévée de terre, et dont les entrées sont peu fortifiées.

Cette homogénéité se retrouve à un stade ultérieur, dès la fin du XVII ème siècle, et durant les guerres intestines du XVIIIème siècle. Si la défense atteint son paroxysme, elle allie la position perchée aux trames complexes de fossés et aux entrées fortifiées bordées de remparts épais et élevés; on y trouve un développement parallèle dans chacun de ses éléments constitutifs.

Après l'unification de l'Imerina, vers 1810, certains villages conservent des entrées fortifiées, précédées de passages creux (Soavina), mais d'autres réutilisent l'archaïque passerelle de terre enjambant un fossé généralement unique (Ambohimiadana). Dans ces villages, les défenses semblent se rapprocher des méthodes anciennes, sauf sur un point : la présence de remparts épais et élevés, surtout en flanquement de l'entrée. Cet élément (les remparts) est en fait le signe distinctif du XIXe siècle, en Imerina central principalement, (bien qu'il soit déjà apparu dès la fin du XVIIème siècle, comme dans l'Ambohitraina), étant donné la disparition d'autres éléments défensifs, comme la position perchée, la trame complexe des fossés et l'aspect lithique très marqué qui caractérisait surtout la période précédente (XVIIIème siècle). Les murs de pierres intérieurs disparaissent presque totalement (mises à part les régions frontalières[1]).

1.- Surtout à l'ouest et au nord-ouest. Le procédé d'édification de murettes de pierres était utilisé par les Sakalaves et peut-être aussi chez les Manendy du bas-Vonizongo et du Valalafotsy (sur lesquels nous sommes très peu renseignés). v. Decary, 1966, pp.90 et 115, au sujet des sites à fossés rudimentaires et à murettes de pierres de Tsitondroina, d'Angavo/Angavobe, et d'Ambohitretikely, identifiés par stéréoscopie, et qui se trouvent en partie sur le "no man's land" du nord-ouest et de l'est.

Dans la période terminale, l'importance du rempart tend à reléguer le fossé à un rôle défensif secodaire. Depuis les fortins de Radama (Tsiroanomandidy), jusqu'aux forts de garnison des premières années de l'occupation française, on utilisera la pierre et la terre battue, dressées en remparts contre lesquels viendra se modeler en un genre de glacis la terre de déblai d'un fossé peu profond qui aura perdu sa destination première.[1] De plus, une tendance se dessinera à l'extérieur des entrées dont les abords seront plus dégagés; cette évolution, à notre avis, trouvera sa vraie place à partir de Radama, sous l'influence directe d'un armement plus perfectionné.[2]

1.- Voir la forteresse d'Ambohitrombikely, A. Mille, 1967, pp.143/151.-
2.- Des études approfondies sur ce point sont faites par C. Mantaux.-

§.2-3 - L'INTERIEUR DES VILLAGES FORTIFIES

A.- L'habitat.

Lorsque le village est bâti sur une hauteur, sommet ou mamelon, il est une règle à laquelle on ne déroge guère, qui est d'édifier l'habitat au point sommital qui peut être ou non le centre du village; l'important est que l'habitation du chef (ou du fondateur), et de sa famille, soit construite sur le point le plus élevé du village. Il y a généralement un certain aménagement du terrain qui devient nécessaire, du fait des pentes naturelles de l'emplacement : d'abord un nivellement du sommet (lorsque celui-ci n'est pas trop rocheux), suivi d'un étagement des abords qui deviennent alors des terrasses d'habitat pour le reste des habitants.

1.- L'esplanade sommitale et le Rova :

Généralement le sommet ou le tertre sommital subit un nivellement ou aplanissement dont les dimensions dépassent 20 mètres de côté pour la plupart des sites.

Le rova est édifié en cet emplacement précis et comporte, outre les habitations (royales, princières ou seigneuriales), un kianja (place publique destinée aux kabary et aux jeux villageois).

- Le Rova peut prendre la forme de l'esplanade, comme à Ambohidratrimo (Plans p.54), mais il est généralement rectangulaire (comme à Ambohidrabiby, Plans p. 49 ou Ambohijanaka). Il est presque partout surelevé, et se présente avec un soutènement de pierres sèches (ainsi à Amboatany Plans p. 55 ou Andraisisa Plans p. 45). Ces villages cités sont des résidences royales ou seigneuriales, et même parmi elles il est souvent difficile de retrouver ce genre de vestiges, par suite des transformations apportées ultérieurement (comme à Imerimanjaka ou Alasora). Dans les villages plus modestes, les soutènements de Rova sont plus rares, car en fait le Rova n'est que

l'habitation du chef de village avec un kianja à peine délimité, que l'on reconnaît, lorsqu'il existe, par la pierre levée, destinée aux offrandes.

- Le Kianja occupait la partie ouest des habitations principales du rova. Il faisait donc face à la porte de ces maisons - orné d'une pierre levée (ou de plusieurs pierres commémoratives comme à Ambohijanaka), il tenait un rôle de premier plan dans la vie communautaire; là étaient annoncés les événements et les décisions générales, et on pouvait y voir les jeux et les danses villageoises - Dans certains sites, il apparaît en creux avec une bordure rectangulaire de pierres en soutènement constituée d'éléments horizontaux et verticaux ;(on ne peut dire qu'il y ait eu une évolution dans ce type de kianja puisqu'on le retrouve aussi bien à Ambohidrabiby (16ème siècle) qu'à Ambohijanaka (fin du 18ème siècle). Dans les sites sur versants, il est encore plus difficile de retrouver l'emplacement des habitations principales et la kianja. A Andlanandriana (Plans p. 59) qui n'est pas vraiement sur versant mais en pente, on ne peut voir, au milieu des 5 ensembles à fossé enclos dans les défenses extérieures, où se réunissait la population, et aucune pierre levée ne fournit d'indication à ce sujet.

Il n'est pas rare de trouver des ouvrages dans le kianja, ainsi à Ambohijanaka on peut encore noter la présence de 3 silos; à Ambohidrabiby le kianja possédait un puits (Plans p. 49) et sur la bordure ouest des tombeaux anciens et plus récents.

Il est difficile de saisir une évolution dans l'édification des soutènements de rova. Nous avons l'exemple de rova anciens très élevés (comme à Andraisisa ou à Ambohidrabiby) qui ont à peu près la même élévation que des rova plus récents (Ambohijanaka). Il est probable que nombre de rova ont été remaniés ultérieurement.[1]

1.- Ainsi à Ambohidrabiby, le tombeau de Ralambo ne serait pas la construction d'origine, d'après les Tantara (1953, t.1, p.487); cependant, cette assertion unique ne trouve aucune confirmation par une autre source.

Il semble plutôt que l'élévation soit fonction de la hiérarchie occupée par le fondateur du village; il en est de même d'ailleurs de la facture et du soin apporté à la construction (à Ambohidratrimo ou à Ambohimanga, les soutènements sont fort bien dressés).

En règle générale, on peut donc remarquer que le rova est une marque distinctive, soit de la royauté, soit d'un titre princier ou seigneurial, et son absence en de nombreux villages marque uniquement la simplicité des habitations et du kianja, mais non l'absence des fonctions du kianja qui est à la base de la vie communautaire et publique.

Le rova (ou l'esplanade sommitale) était presque toujours enclos dans une enceinte défensive qui lui était propre - Dans la plupart des villages que nous avons visités, les informateurs ont mentionné la présence d'une palissade de pieux pointus formant une ceinture hermétique jusqu'à l'entrée généralement située à l'ouest (comme à Antsahadinta et à Ambohimanga); il en était ainsi également du premier rova d'Andrianjaka à Analamanga (Tananarive), selon les Tantara (1953, t.1, p.439); d'ailleurs, le rova de cette capitale au temps d'Andrianampoinimerina, comportait aussi une palissade de bois, garnie plus tard sous Ranavalona de fers de sagaies - Guillain[1] décrivant un fort merina sur la côte nord-ouest, celui d'Anorontsangana, mentionne que l'habitation du commandant de la place était entourée d'une palissade de bois. Ces palissades étaient dressées sur le haut d'un talus dépassant fréquemment 2 mètres. Dans certains sites, un véritable rempart de terre et de pierres faisait office de dernier réduit (A Ambohipandrano, un grand mur ceinture le centre du village sur environ 400 mètres). De même à Ambohitrinitrimo, chaque zone d'habitat avait sa propre levée de terre et de pierre. périphérique (v. Plans p. 60).

Cette disposition reste homogène dans l'ensemble des défenses, puisque, comme nous allons le voir, les abords d'un rova, dans un site perché, s'étalent souvent en gradins successifs défendus par des enceintes concentriques.

1.- Guillain M. 1845, p.221.-

2.- Les terrasses d'habitat :

- Les pentes latérales qui normalement entourent le sommet et forment les façades du village, sont aménagées en terrasses, ou gradins, qui suivent d'assez près les courbes de niveau.

La dénivellation du talus ainsi formé (qui comporte souvent un soutènement de pierres) varie logiquement avec le pourcentage de la pente, de même que varie, suivant le même facteur, la largeur de la terrasse. Ainsi ces dimensions peuvent être différentes sur un même site. A Angavobe on en trouve de 0,50 mètre à 1,70 mètre de hauteur (v. Plans p. 52). A Ambohidranady, elles atteignent 2 mètres, et ne sont pas imbriquées mais concentriques. A Analandrianà, chaque ensemble intérieur comporte de 5 à 7 rangées de gradins successifs de 4 mètres de largeur et 0,60 à 1 mètre de dénivellation (v. Plans p. 59). A Mandrere cependant, elles constituent des plateformes individuelles disposées en quinconce (autant que permet de le juger le petit nombre de plateformes trouvées - v. Plans p. 47) A Angavokely, l'habitat qui est accroché sur le flanc d'un pic rocheux comprend des terrasses imbriquées, avec de puissants soutènements de pierre. A Ankatso, les terrasses sont des plateformes individuelles, bordées de pierres alignées (qui dépassent rarement 5 mètres de côté).

Quel que soit le mode de succession des terrasses (imbriquées ou concentriques) leur présence dénote un habitat des Hautes Terres (Merina, Betsileo, ou Sihanaka), édifié par des populations d'agriculteurs; cette maîtrise des versants se retrouve dans les terrasses de cultures proprement dites, soit en hauts vallons, soit en versants (étagés), irriguables grâce à des canaux d'amenée qui utilisaient l'eau de résurgences (cette maîtrise de l'eau se retrouve dans l'aménagement hydraulique qui dessert de nombreux villages accrochés aux versants (v. supra p. 210 dans l'étude des fossés).

MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

2.- Les terrasses d'habitat :

- Les pentes latérales qui normalement entourent le sommet et forment les façades du village, sont aménagées en terrasses, ou gradins, qui suivent d'assez près les courbes de niveau.

La dénivellation du talus ainsi formé (qui comporte souvent un soutènement de pierres) varie logiquement avec le pourcentage de la pente, de même que varie, suivant le même facteur, la largeur de la terrasse. Ainsi ces dimensions peuvent être différentes sur un même site. A Angavobe on en trouve de 0,50 mètre à 1,70 mètre de hauteur (v. Plans p. 52). A Ambohidranady, elles atteignent 2 mètres, et ne sont pas imbriquées mais concentriques. A Analandndriana, chaque ensemble intérieur comporte de 5 à 7 rangées de gradins successifs de 4 mètres de largeur et 0,60 à 1 mètre de dénivellation (v. Plans p. 59). A Mandrere cependant, elles constituent des plateformes individuelles disposées en quinconce (autant que permet de le juger le petit nombre de plateformes trouvées - v. Plans p. 47) A Angavokely, l'habitat qui est accroché sur le flanc d'un pic rocheux comprend des terrasses imbriquées, avec de puissants soutènements de pierre. A Ankatso, les terrasses sont des plateformes individuelles, bordées de pierres alignées (qui dépassent rarement 5 mètres de côté).

Quel que soit le mode de succession des terrasses (imbriquées ou concentriques) leur présence dénote un habitat des Hautes Terres (Merina, Betsileo, ou Sihanaka), édifié par des populations d'agriculteurs; cette maîtrise des versants se retrouve dans les terrasses de cultures proprement dites, soit en hauts vallons, soit en versants (étagés), irriguables grâce à des canaux d'amenée qui utilisaient l'eau de résurgences (cette maîtrise de l'eau se retrouve dans l'aménagement hydraulique qui dessert de nombreux villages accrochés aux versants (v. supra p. 210 dans l'étude des fossés).

Il semble qu'ici, comme pour les esplanades sommitales, la pente ait le plus souvent commandé l'allure générale des terrasses, et dans ce domaine, on ne peut saisir de stades évolutifs. Il en est de même de l'empierrement des talus qui reste fonction de la nature plus ou moins rocheuse de l'emplacement (mais ceci n'est pas toujours vrai : à Ambohidranady, les talus des terrasses ne sont pas empierrés, malgré la présence de nombreux bancs rocheux qui affleurent autour du sommet). Il semble que la nature plus ou moins résistante du sol ait déterminé la nécessité d'empierrement des talus.

Dans une vue d'ensemble, on peut considérer les terrasses comme une succession de talus, donc d'éléments défensifs concentriques ou imbriqués, qui ont été destinés soit à une extension de l'habitat (en abritant une fraction de la population villageoise, comme à Ambohipandrano ou à Antsahadinta), soit à une mise en culture de certains versants (bien avant la descente de l'habitat)[1].

Ces terrasses se prolongent souvent à l'extérieur des fossés, jusqu'aux bas de versants, par des systèmes de gradins visiblement voués aux cultures sèches. Dans quelle mesure ces gradins furent-ils utilisés par un habitat secondaire ou provisoire ? La présence d'un habitat perché ne l'exclut pas, et l'hypothèse d'un habitat provisoire peut être fondée sur le fait que les périodes d'insécurité n'étaient pas permanentes.[2] Quoiqu'il en soit, nous n'en avons trouvé aucun vestige (probablement en raison de la fragilité du matériau utilisé, cet habitat secondaire, ou saisonnier, étant vraisemblablement constitué de cabanes en végétal).

1.- L'observation de nombreux versants révèle des traces d'exploitation ancienne : à part les terrasses bien prises qui sont merina, on y remarque des successions de petits gradins étroits qui pourraient être le fait de populations "dites Vazimba", antérieures et même contemporaines des Merina (en effet, l'expansion merina n'a été que progressive, laissant le champ en Imerina à divers groupements aborigènes durant au moins le XVIème et le XVIIème siècle).

2.- Certaines populations actuelles (comme les Betsimisaraka) utilisent un habitat provisoire, mais celui-ci reste lié à un certain type de culture, le "tavy" (culture sur brûlis), ou à une association de cultures (rizières et caféiers, ou rizières et cultures sèches).

3.- L'habitation.-

Les vestiges d'habitations sont plus rares et moins décelables que ceux des autres éléments de l'habitat; la fragilité du matériau employé en est la principale raison.

La disposition intérieure de ce qui constitue une maison ancienne est abondamment dépeinte par les traditions (en particulier les Tantara). Ces descriptions font ressortir le rôle prépondérant de l'astrologie, quant à l'emplacement du mobilier,du foyer,et des objets domestiques (Tantara, 1953, t.1, pp.51 à 60)[1].

Aussi nous attacherons-nous surtout aux éléments extérieurs de l'habitation.

Des règles presque immuables,préconisées par les impératifs astrologiques présidaient à l'orientation et à la disposition extérieure, et l'on peut aisément déduire des vestiges du XIXème siècle ce que fut l'ancienne maison merina.

La plus longue façade était axée nord-sud, mais nous avons vu à propos de l'étude d'Ampahidralambo (supra p.108) que c'était en fait la diagonale de l'habitation qui était dirigée vers le nord, la façade faisant un angle de 20 à 45 grades magnétiques avec la direction du nord. Il y avait donc une certaine latitude tolérée dans cette orientation.

La façade ouest comportait l'entrée et une fenêtre au nord de la porte. Aucune autre ouverture n'était pratiquée.

Il n'y avait généralement qu'une seule pièce à l'intérieur, parfois séparée en 2 par une cloison de végétal[2]. De ce fait, les dimensions extérieures des vestiges que nous avons pu observer ne dépassent guère 4 à 5 mètres dans la longueur, et 3 à 4 mètres dans la largeur (Ambohitrinitrimo, Antsahadinta). Les terrasses d'habitat d'Angavobe n'offrent d'ailleurs pas une surface plus grande pour les habitations qu'elles abritaient. A Ambohitrinitrimo, l'habitat ancien (du XVIIIème siècle probablement) s'est révélé par des alignements de pierres à plat dessinant des rectangles (presque des carrés) de 4 à 5 mètres de plus grande dimension. Ces vestiges sont alignés à la façon d'un lotis-

---

1.- Voir aussi Jully A., in Journal Officiel de Madagascar (Ny Gazety Malagasy), 1896, p.147.
2.- Voir Mme Ida Pfeiffer, 1857, pp.176 et 182.-

sement (v. Plans p.60); de plus, on n'y voit ni exhaussement du plancher ni creusement. Ces pierres doivent être considérées comme le pourtour et non la fondation de l'habitation qui n'en comportait pas.[1]

L'habitat était généralement édifié au point sommital, central ou non, de l'emplacement. Les maisons très serrées pouvaient ainsi s'abriter en grand nombre au centre du dispositif de défense, malgré la faible habitabilité des sites fortifiés anciens.[2] Les risques d'incendie étaient fort grands, autant de l'intérieur que par le fait d'une action extérieure (contre ce dernier risque, l'étendue en surface de la trame défensive eut pour premier effet d'éloigner des défenses extérieures le centre habité du village).

- Matériau utilisé - Evolution -

En dehors des vestiges d'habitations de la fin du XIXème siècle (constitués soit de maisons en bois à socle de pierres, soit de ruines en apetany ou terre foulée), nous n'avons trouvé que des bordures de pierres, comme à Ambohitrinitrimo, et des plateformes d'habitat à pourtour empierré (ou à soutènement), comme à Ankatso et à Mandrare.

Nous sommes ainsi forcés de nous tourner vers la tradition pour la période antérieure au XIXème siècle, et même pour le début et le milieu de ce dernier.

Les maisons de pierres seraient anciennes, d'après C. Savaron,[3] qui aux environs de 1835 en aurait vu des vestiges à environ 20 kilomètres au Sud de Tananarive; il s'agirait d'un habitat vazimba. Ce site n'a pas été localisé. De plus il semble que ce matériau n'ait pas touché les procédés merina de construction car les vestiges d'habitation en pierres ne se retrouvent qu'exceptionnellement, à Anosivato par exemple, qui est un village du XVIIIème, encore habité, dans lequel le rocher formant le dôme a fourni directement le matériau de construction.

Le bois et la terre semblent au contraire d'un usage courant.

1.- De nos jours encore, on peut remarquer des pourtours de pierres à plat disposées sous la toiture, et destinées à éviter l'érosion du sol en dessous du ruissellement du toit. Ces pourtours peuvent aussi bien, cependant, être la permanence des anciens socles surélevés qui entouraient les habitations au XIXème siècle.

2.- Voir l'étude de l'habitabilité, supra pp.50-52

3.- C. Savaron (in Bulletin de l'Académie Malgache, 1928, t.XI, p.64).

Mayeur[1] vers 1785 décrit ainsi les habitations d'Imerina :
"Les maisons des Hoves sont bâties solidement et en bois, quoique le "bois soit fort éloigné et très cher... Les parois des cases sont très "artistiquement formées de roseaux triangulaires enfilés à la manière usitée chez les Bezounzouns. Les toits sont couverts en paille. "Il y a aussi des maisons construites en terre glaise mêlée de paille "hachée et de petites rocailles."

Ces dernières habitations en terre étaient vraisemblablement celles des gens peu fortunés, comme en témoigne Mme Pfeiffer[2], vers 1857 :
"Dans le peu de villages que nous traversâmes, les huttes ou les maisons étaient construites en terre ou en argile... Elles ont de très "hauts toits faits d'une espèce de roseau... Il y a environ 40 ans, " tout le plateau de l'Emir était encore couvert de bois. Mais aujourd'hui dans un rayon de près de 30 miles anglais (50 kms), il est tellement dépouillé d'arbres qu'il n'y a que les riches qui se servent de bois comme combustible"... et plus loin :"nous aperçumes de "loin Tananarive... La plupart des maisons y sont en terre ou en argile, tandis que celles qui se trouvent dans l'enceinte même de la "ville sont en planches ou en bambou... Les toits sont très droits et "très hauts et ornés à leurs extrémités de longues perches".

Les grandes familles aisées construisaient en bois. Cependant le végétal était également utilisé par les villageois dans la mesure où ce matériau était aisément trouvé sur place (proximité de marais ou de forêts). De nos jours, sur la côte Est, on utilise couramment le lattis de bambou sur pilotis.[3]

Le bois utilisé par les Andriana et les gens fortunés composait non seulement les piliers et le faîtage, mais également les cloisons qui étaient ornées extérieurement de planches jointives travaillées.[4] Un socle surélevé, généralement bordé de pierres taillées, entourait l'habitation formant une petite terrasse couverte de 1 à 1,50 mètre de largeur (Antsahadinta). Le plancher intérieur fait de terre battue à l'origine, était surélevé de 0,30 à 0,70 mètre. Une marche de pierre, ou une simple pierre, disposée devant la porte en facilitait l'accès.

1.- Mayeur 1785 (in Bulletin de l'Académie Malgache, vol. XII, 1ère partie, 1913, p.34).
2.- Mme Ida Pfeiffer, 1862, pp.176 et 182.- Voir aussi Coppalle A. 1909-1910 (cité par Mantaux et Vérin, 1969, in Bulletin de Madagascar, déc. 1969, p.13) qui décrit les "maisons en bois" d'Ambohibeloma-nord, telles qu'il les a vues en 1823.-
3.- Voir à ce sujet Razafy Andriaminaingo, "Le problème de l'Habitat rural", in Bulletin de Madagascar n°101, octobre 1954.-
4.- Comme on peut encore le voir à Antsahadinta, Ambohijafy, Ambohijanaka, Tananarive, Imerimandroso et à Ambohimanga , où quelques maisons en bois, datant pour la plupart de 1870/1890, offrent des spécimens typiques.

Vers 1830, un missionnaire anglais, Cameron[1], introduisit le procédé de la brique séchée, qui fut, quelques années plus tard, utilisée après cuisson dans des fours. Cependant sous le règne de Ranavalona (1828/1862), on prescrivit aux Andriana de construire en bois à l'intérieur de l'enceinte de Tananarive, et cette loi ne fut abrogée qu'en 1867, par suite des fréquents incendies dans la capitale. Cette abrogation marque le retour à l'utilisation de la brique[2].

A l'extérieur de la Capitale, de nombreuses familles, dès 1810, construisirent leurs habitations en "apetany" (terre foulée) à l'image des enclos tamboho de ces demeures.

L'habitation qui avait déjà, dès le début du XIXème siècle, une forte élévation (renforcée en apparence par la faible largeur de la construction) fut dressée à 2 niveaux à partir de 1870/1880 probablement, et les dimensions extérieures atteignirent fréquemment 7 et 8 mètres de longueur, la largeur ne dépassant guère 4 à 5 mètres. Elles conservèrent sur leur pourtour le socle de pierres traditionnel dont la vogue date vraisemblablement du début du XIXème siècle.

1.- Cameron, cité par J. Valette, 1962, pp.30-31.-
2.- Voir G-S. Chapus, "Tananarive au siècle dernier" (in Revue de Madagascar, n°30, juillet 1941, pp.54-55).

B.- LES CONSTRUCTIONS INSEPARABLES DE L'HABITAT.-

1.- Les silos à riz.-

Fort peu de descriptions traditionnelles s'attachent à ces constructions appelées "lavabary" (trou à riz). Pourtant c'est un vestige probant, non seulement de la présence d'un ancien habitat, mais également de l'existance d'une civilisation du riz, dès l'arrivée des Merina sur les Hautes Terres, vers le XIVème siècle.[1]

Le principe de construction des silos est fort simple (v.Plans p.67). Il s'agit de conserver en terre, dans des emplacements connus des seuls habitants, des quantités importantes de paddy. La cavité creusée en terre latéritique doit être à l'abri des intempéries, et doit pouvoir résister à l'effondrement. Comme on n'a pratiqué ni étaiement ni soutènement latéral, le silo a été construit suivant un schéma sphérique, parfois hémisphérique.

Les parois de la cavité, creusée dans un sol généralement compact (latérite) étaient tapissées de fougères sèches ou de paille de riz, pour éliminer le risque de pourriture du grain.[2] Les dimensions atteignent 2 mètres de plus grand diamètre horizontal, et 1 à 2 mètres de profondeur depuis le fond plat jusqu'à l'orifice supérieur.

Cet orifice, de forme circulaire, dépassait rarement 50 centimètres de diamètre d'ouverture; il était obstrué par un disque de pierre de 5 à 10 centimètres d'épaisseur, reposant sur un rebord façonné dans la terre au niveau du sol. Il n'y avait donc aucune aération prévue en dehors des interstices éventuels de l'ouverture; il est pratiquement certain

---

1.- A Ambohitsitakatra (supra p.73.), site qui n'a pas été réutilisé après son abandon vers le XVème ou le XVIème siècle, on a pu noté la présence de silos. Or, il est peu probable que ces constructions aient servi à d'autres denrées (haricots sauvages, igname) puisque la seule conservation traditionnelle de vivres qui ait été maintenue jusqu'à nos jours ne concerne que le riz.

2.- Il faut noter d'une part que le grain a une enveloppe cellulosique protectrice, d'autre part que les récoltes se faisaient généralement à la fin de la saison des pluies, vers mars-avril. La moisson étant consommée durant les 10 à 12 mois suivants, les risques de pourriture étaient limités, sauf peut-être près du liserai forestier, où les pluies sont réparties sur presque toute l'année.

que les denrées conservées étaient visitées et brassées régulièrement. Dans certains silos (Fanjakamandroso, village actuel datant du début du XXème siècle), un rebord de pierre consolidait l'orifice et servait d'assise au disque de pierre.[1]

La position et la répartition des silos par rapport aux habitations sont importantes, car elle fixe les données et l'étendue de leur utilisation (avec bien sûr, l'importance du volume de chacune des cavités); généralement creusé à l'ouest ou au nord-ouest de la maison, le silo est d'un usage familial ; son volume ne dépasse guère 3 mètres cubes (ce qui correspond, à raison de 1,5 à 3 m3 de paddy à l'hectare, à la récolte d'une rizière familiale d'environ 2 hectares, ceci étant traduit en superficie actuelle.[2]

Cette disposition de silos familiaux se rencontre dans de nombreux sites (Ampahidralambo, Ambohimalaza); pratiquement face à l'entrée de l'habitation, elle facilitait l'accès et la surveillance des denrées entreposées. Cependant, d'autres positions des silos ont pu être observées, notamment à Ambohitsitakatra (Plans p.40) où ils sont alignés, toujours à l'ouest de l'habitat ; à Ampahidralambo, dans la partie la plus ancienne du site, 5 silos groupés sans alignement témoignent d'une utilisation concertée, peut-être communautaire (Plans p.50). En tous cas, le volume de chaque cavité reste à peu près constant, semblant prouver que les dimensions d'une telle construction étaient jugées optima sur le plan de la solidité.

Dans le site d'Analanandriana, un silo trouvé sur une terrasse d'habitat était manifestement creusé à l'intérieur de l'habitation.

1.- Sur l'étude assez rare des silos, voir Decary 1951 - Voir aussi Vérin,1966, pp.155 à 164.-

2.- L'ancienne mesure de surface, le hetra, qui désignait aussi bien l'impôt ou taxe par rizière, n'a pu être traduit en mesure moderne précise; il correspondait aux besoins annuels d'une petite famille, soit environ une tonne de riz (3 mètres cubes de paddy environ). Sa surface devait donc être supérieure à celle de l'hectare (probablement 1,5 hectare).

ce cas est rare, bien qu'il rejoigne une logique apparente.[1]

A Ambohitretibe (supra p.180), autre cas particulier, un silo se trouve creusé dans le soutènement de pierres d'une habitation, la pierre de l'orifice se confondant avec celles du soutènement.

Il existait également des silos creusés à flanc de talus, comme à Ambohitrinitrimo (supra p.162), le plan incliné supérieur offrant une plus grande résistance à l'effondrement; de plus cet emplacement inaccoutumé assurait un excellent camouflage, sous la végétation vivace couvrant les pentes non utilisées par l'habitat.

Une variante de forme est le silo hémisphérique (Fanjakamandroso - v. Plans p.67). Un plan droit opposé à une demi-sphère forme la cavité interne. Apparemment ce procédé a dû être utilisé en terrain moins compact offrant une résistance moindre à l'effondrement.

L'exhaussement des silos au XXème siècle est frappant, et l'on peut encore en localiser un grand nombre, sous forme de greniers à riz, construits en terre foulée (comme à Ambohitretibe, supra p.180) ou en bois sur pilotis (comme à Ambohimanga du Sud, en pays Tanala, région forestière et pluvieuse[2]).

1.- L'emplacement d'un silo à l'intérieur d'une habitation semble en effet le plus logique à tous points de vue (surveillance, accès, abri contre les intempéries). Cependant, ce cas est rare et lorsqu'il existe, il est de volume plus réduit et sert à la consommation courante. D'ailleurs, on emploie une autre appelation pour l'appareillage de conservation du grain à l'intérieur d'une maison; il s'agit du "sompitra", qui est un grand sac formé de nattes cousues et étayé par des pieux. Il semble que l'usage de silos extérieurs à l'habitation soit motivé par la ventilation et le séchage rapide de la cavité, à l'air libre et sous le soleil, les denrées étant fréquemment visitées, comme nous l'avons mentionné plus haut; en effet, principalement en saison de pluies, le pourtour de l'orifice devait être colmaté avec de la terre, d'où la nécessité d'aérer pour parer aux risques de suintements latéraux. La permanence de ce procédé de conservation du XVIIème à la fin du XIXème siècle au moins, prouve que le système était sans défaut majeur.

2.- Le pays Tanala à l'Est d'Ambositra ne fait pas partie de l'Imerina, mais borde le Betsileo oriental. Cet exemple montre l'emploi du matériau environnant de préférence à tout autre, par suite de vieilles traditions ancrées au sein des populations forestières.

En définitive, on ne note aucun caractère évolutif frappant dans la structure des silos du XIVème au XIXème siècle, si ce n'est l'absence de couvercles de pierre à Ambohitsitakatra (qui ont pu, il est vrai, disparaître). Au village actuel de Fanjakamandroso, des silos identiques de forme aux plus anciens connus ont été construits au début du XXème siècle.

Certains silos de grande taille auraient-ils pu servir de cachette en cas de danger? Il est plus probable que certains tunnels de fuite, ou certaines cachettes souterraines ont, elles, servi de stockage provisoire de vivres. (nous pensons au site d'Ankatso, où une fosse à boeufs abrite sur une des parois une cachette - ou un tunnel effondré - dont la présence insoupçonnée a probablement permis de receler des personnes ou des biens[1]).

Avec les tombeaux, les silos sont des vestiges d'habitat ancien très décelables, et parfois (comme à Ambohitrinitrimo) l'association de ces 2 éléments, entre des fossés, permet d'identifier un habitat secondaire.

1.- La position de la plupart des silos est telle que leur découverte devait fatalement se produire à un moment donné, ce qui n'est pas le cas des cachettes ou même de certains tunnels de fuite.

2.- Les fosses à boeufs.-

Nous venons de dépeindre, et cela a été fait souvent avant nous, la civilisation merina comme une sivilisation du riz; il convient d'ajouter qu'elle a été également celle du boeuf, et l'on peut considérer la présence de fosses à boeufs dans un ancien village comme un ouvrage inséparable de l'habitat, au même titre que le tombeau ancestral, le kianja, ou le silo à riz.

Bien que la tradition nous apprenne que Ralambo autorisa, vers 1575, la consommation de la viande de boeuf, laissant ainsi entendre qu'avant cela il ne pouvait logiquement exister de fosses à boeufs, on trouve, à Ankatso par exemple, ou à Ambatomanitrasina (selon Ramilison, 1951, p.) des fosses ou des parcs à boeufs, prouvant que l'interdit du boeuf ne devait concerner qu'un clan, celui d'Andriamanelo ou de Ralambo.[1]

Diverses traditions[2] décrivent les fosses à boeufs comme des chstructions en creux, de forme carrée ou rectangulaire. Les observations

---

1.- Un sondage effectué au nord d'Ankatso sur un emplacement dépourvu de fossés défensifs, et d'habitat traditionnellement vazimba, a livré des ossements de bovidés, dont un os taillé en démêloir ("fofy), (A. Mille 1969, pp.139à 163). Ceci tendrait à attribuer aux Vazimba la paternité de la civilisation du boeuf (appelé alors "jamoka". Sous Ralambo, ce nom devient "omby)". De surcroît, cela authentifierait les fosses à boeufs du sommet d'Ankatso.(supra p.87); en effet, Ankatso fut pris aux Vazimba par Andriamanelo, à une époque où le boeuf était interdit dans ce clan merina.

2.- En particulier, les Tantara, et Juan ":Lorsqu'on veut engraisser "un boeuf" à Madagazcar, on lui creuse une fosse carrée de 2 mètres "de profondeur, de 6 mètres de côté; l'animal à engraisser vit là dedans en plein air; on lui porte à manger 2 fois par jour. Des "palissades de pieux entourent et protègent la fosse" (Juan).

- Et aussi :"on creude un large trou dans la terre. Les parois sont "ensuite revêtues d'une maçonnerie en pierres ou en terre battue. "Le plus souvent, le parc à boeufs est édifié à l'ouest de la mai- "son afin de l'avoir rapidement à portée des yeux.On peut lui don- "ner une forme circulaire ou rectangulaire. Cette dernière est la "plus commune. Le parc est en outre un lieu d'entassement des cen- "dres du foyer; c'est aussi l'exutoire des boues et immondices en- "voyées dans les rizières, ou les plantations... (pour compléter "la description du parc, il est nécessaire d'ajouter que les boeufs "y ont généralement accès par un passage en plan incliné. Autour et sur les bords du parc sont enfoncés des pieux de 1 mètre à 1,50 "mètre rapprochés les uns des autres enfoncés dans le sol et rep- "liés le plus souvent par un lattis de bambous ou de bararata (ro- seau)

faites dans certains villages anciens montrent cependant que les formes varient du type circulaire, comme à Ankatso, au type ovale (Imerimanjaka - type récent du XIXème siècle), rectangulaire,[1] ou même informe comme à Manankasina (supra p.167).

Et si de nos jours, le type carré ou rectangulaire prédomine, il n"xclut pas d'autres formes comme on peut l'observer à l'extérieur des fossés d'Ambohitretibe, dans la Sakay (supra p.178) : cette fosse est en réalité un petit parc circulaire, construit sur un léger versant, et comportant une tranchée périphérique et une levée de terre extérieure, à l'image de nombreux fossés circulaires de taille réduite de la fin du XIXème siècle.

Il semble donc que, parallèlement à des types récents comme le parc circulaire d'Ambohitretibe, se sont perpétuées au XIXème siècle des constructions et des techniques rattachées à des formes anciennes ; tel est le cas des fosses d'Ambohipaniry (au sud d'Ambatomanga)[2] dont l'empierrement fort bien conçu ne se retrouve plus de nos jours; (ces fosses comportent, à l'intérieur du rectangle empierré, dans le coin nord-est, une mangeoire à 2 niveaux constituée de pierres étagées).

2.-(suite)Quelquefois cette barricade est remplacée par un mur en ter-"re battue ou en pierres. Deux forts poteaux (lozoka) garnie de trous "superposés, dans lesquels on fait passer des traverses en bois, "constituent la fermeture de l'entrée du parc") (Tantara, 1951, t.1, p.114).

- Ces 2 excellentes descriptions de fosses à boeufs concernent plus particulièrement les procédés en usage au XIXè siècle. Cependant, ce qui concerne la position de la fosse à l'ouest a pu être vérifié pour des fosses anciennes, comme celles d'Ankatso (supra p.87). Il en est de même pour l'empierrement des parois qui est un procédé ancien (Ankatso).

1.- Ce type est fréquent. Nous l'avons observé à Ambohipaniry, au Sud d'Ambatomanga. Les types carré et rectangulaire sont plus couramment des formes du XIXe siècle. De nos jours encore on trouve des fosses carrées destinées à l'engraissement des boeufs (Ampanataovana, à 3 kilomètres au nord-est d'Ambohimanga).

2.- Effectivement, si le soutènement en pierres des fosses est visible, aussi bien à Ankatso (XVIe siècle) qu'à Imerimanjaka (fosse en XIXe siècle) ou à Ambohipaniry (XIXe siècle), de nos jours en Imerina la fosse est plus couramment taillée à flancs raides dans la latérite (Ampanataovana).

Malgré cette diversité de formes, on peut saisir, pour certaines période, des tendances typiques. De nos jours et dans le courant du XIXe siècle, la fosse s'entoure de petits murs "tamboho"[1] tendant à remplacer l'empierrement par la consolidation du bord supérieur. De plus, il semble qu'une forme géométrique à angles vifs a remplacé les formes anciennes plus arrondies (ovales); cependant, cette tendance est loin d'avoir été exclusive, comme le montre les nombreux parcs circulaires à fossés, situés sur versants, qui datent du XIXe siècle.[2]

L'utilisation des fosses à boeufs est étroitement liées à la vie socio-religieuse des Merina. La cérémonie du Bain ("Fandroana"), le culte des ancêtres, la circoncision ou les offrandes aux idoles, étaient l'occasion de sacrifices rituels de boeufs; chaque cérémonie nécessitait l'engraissement et le choix de bêtes au pelage de couleur précise (ainsi les boeufs du "sikidy" ou les boeufs "volavita" (Tantare 1958, t.3, p.314).

Ce rituel explique la présence d'un appareil qui est demeuré inséparable du village à travers plus de 4 siècles d'habitat, et que l'on retrouve dans la plupart des anciens sites.

3.- Les tombeaux.

Le tombeau demeure le vestige qui a été le plus décrit par les voyageurs et les missionnaires, parce qu'il est le plus visible et le plus durable parmi les vestiges de superstructures des anciens villages.

1.- Ainsi à Ambodiala, dans l'Amoronkay, au Sud d'Ambohitrandriamanitra. Cependant, de nombreuses fosses sont encore bordées d'une clôture végétale très symbolique; dans certaines autres, cette clôture n'existe pas, du fait de la profondeur très suffisante de la fosse (2 mètres) (Ampanataovana ou Manankasina).

2.- Ces parcs d'un diamètre dépassant à peine 30 mètres, abritaient à l'intérieur d'un petit fossé et d'une levée de terre, l'habitation du gardien de boeufs, ainsi qu'une fosse rectangulaire, destinée à engraisser une ou deux bêtes généralement reservées aux cérémonies du fandroana (ainsi sur le versant ouest du chaînon d'Ankatso).

La construction funéraire devient de ce fait un élément fort important dans l'essai de datation d'un site; et il est apparu très utile de connaître l'évolution générale de l'architecture funéraire en Imerina[1]; l'appréciation du degré d'ancienneté d'un tombeau peut permettre d'attribuer au village qui l'abrite une datation relative; cette présomption de date devra recouper d'autres critères de datation (poteries, type défensif) qui, pris isolément, pourraient conduire à des conclusions erronées.

On peut établir un principe général d'évolution, selon lequel la construction funéraire tend à s'exhausser, entre le XVIIème et le XIXème siècle[2]. De plus le caveau, individuel dans les tombes archaïques, devient un lieu de sépulture familial, intéressant une lignée.

Ainsi, un tumulus d'aspect simple, et de dimensions généralement réduites, dont la bordure est constituée par une seule rangée de pierres, à plat ou sur champ, peut être considérée comme un vestige archaïque ou ancien, en partant du principe que le caveau s'apparente au sarcophage[3] individuel, et que la superstructure est peu élevée.

Cependant, à l'encontre de ce principe, on a pu observer des cas où l'importance de la construction était en relation avec le rang social du défunt : un chef de village, ou de clan, a pu être enseveli, à une époque ancienne, dans un tombeau de plus forte élevaet de dimensions plus imposantes que celui d'un habitant .....

1.- L'étude de cette évolution fait l'objet d'un mémoire de maîtrise préparée par J. Lebras au Service d'Archéologie de l'Université de Madagascar, en 1969-1970).

2.- De la même façon que l'habitation, dans le courant du XIXème siècle, tend à devenir une construction élevée à 2 niveaux (v. supra p.235).

3.- De tels sarcophages ont pu être visités fortuitement à Ankatso (au sommet de l'ancien village à fossés d'Ankatso - et aussi au sud des fossés - visite personnelle sur l'initiative de R. Lejamble), et à Andranovao (Est de Tananarive). Cependant, le tumulus peut s'intercaler entre 2 rochers (Ankatso) et prendre alors des dimensions hors de proportions avec le sarcophage individuel sous-jacent.

anonyme. Il s'en suit qu'à une époque reculée on peut trouver des ouvrages funéraires massifs (comme les tombeaux "dits vazimba" d'Ankatso[1]); à l'inverse, à une époque récente, ont pu être édifiés des sarcophages individuels (provisoires ou non), comme le caveau individuel trouvé dans l'ancien village d'Ankatso, et qui aurait servi provisoirement avant le transfert du corps dans le tombeau familial. Dans le cas de tombes individuelles, archaïques, il faut souligner la présence fréquente de rochers servant d'assise au caveau.

Ainsi ce que l'on peut établir est une simple tendance générale de l'architecture funéraire qui reste valable dans la mesure où les conclusions qui tendent à fixer une date de fondation au village, sont recoupées par d'autres éléments de datation (fouilles, aspect des défenses, traditions, etc...)

Dans le village merina, le tombeau prend, au fil des générations, la place de l'habitation. Ceci est particulièrement vrai pour les tombeaux de chefs (fondateur, chef de clan ou chef patriarcal de grande famille), dont les dépouilles reposent très visiblement au point sommital de l'habitat, là où s'élevait le rova et les habitations principales. Loin de gêner les vivants, la proximité de tels ouvrages donne à la famille l'assurance d'une protection ancestrale permanente. De surcroît, nous avons pu constater (à Ambohitretibe, supra p.178) que même les tombeaux inconnus continuaient d'être honorés par les nouveau habitants d'un village antérieurement abandonné.

Il convient cependant de signaler que de très nombreux tombeaux ont été rebâtis avec des éléments lithiques nouveaux, au fur et à mesure que les anciens tombaient en ruines. De ce fait, comme cela

---

1.- ces tombeaux sont des constructions cubiques ou rectangulaires massives, d'environ 1,20 mètre d'élévation, et de 3 mètres de côté. Ils sont situés à l'extérieur des fossés d'Ankatso. Pour l'instant, on connaît assez mal la structure intérieure d'un village de Vazimba, et il est possible que leurs tombeaux aient été édifiés à l'extérieur du village.

a dû se passer pour les entrées de villages, les Kianja ou les soutènements, il est difficile d'apprécier la structure d'origine, surtout dans les villages qui ont connu des habitats successifs. A ce point de vue, la valeur archéologique des sites abandonnés sans retour doit être recherchée de préférence aux autres.

Malgré tout, le tombeau est demeuré le vestige permanent de l'ancien village, à un degré bien plus durable que l'habitation elle-même, dont la courte existence (due à la fragilité du matériau) n'a pu nous laisser que des vestiges trop rares, à tel point qu'il existe des villages transformés en nécropole (Ambohimalaza, supra p.100 - aussi Ambohitromby à 10 kilomètres à l'est de Tananarive),

Parmi les aspects de la civilisation des Merina, le culte des ancêtres est demeuré le plus immuable, en tous cas le plus vivace.

Section 4.- L'EPOQUE TERMINALE DES VILLAGES A FOSSES - LES MURS "TAMBOHO".

Les "tamboho" sont des murs servant d'enclos, et bâtis en terre foulée sans aucune préfabrication de moellons.[1]

Les constructions de ce genre ont cessé pratiquement peu après 1897, date de la fin de l'esclavage à Madagascar; elles semblent avoir débuté entre 1805 et 1810; en effet à notre connaissance, le seul témoignage écrit qui mentionne l'édification des murs "tamboho" à une période précise est le Manuscrit de l'Ombiasy :

"Un jour, Andrianampoinimerina fit construire des "tamboho" (murs en terre) à Mananiera, à Soavimasoandro et Ambohipo. Ces murs servaient à entourer un emplacement réservé aux promenades ou encore destinés comme arsenal". Et plus loin :

" Radama fit construire des "tamboho" à Mahazoarivo".[2]

Cette mention qui précise les règnes pendant lesquels des "tamboho" furent édifiés pour la première fois, est fort intéressante; Mayeur, d'après ses notes, n'en a pas vu apparemment, bien qu'il ait décrit l'habitat et ses matériaux, au pays d'Ancova (Imerina) vers 1785[3]. Toutefois si l'on peut, à défaut d'un autre texte contradictoire, considérer la date approximative de 1805/1810 comme valable pour l'apparition des premiers "tamboho", on ignore tout de son origine en Imerina; qu'il y ait eu un certain nombre d'étrangers de passage auprès d'Andrianampoinimerina pourrait être une indication d'origine, mais il y avait eu aussi des étrangers sous le règne d'Andriambelomasina.

1.- Il s'agit de terre mise en place à l'état encore pâteux, dont nous donnons l'un des procédés de préparation p.248.

2.- Manuscrit de l'Ombiasy. - Valette (J) (1965 p.284) -cite ce manuscrit écrit par l'un des derniers survivants des "Ombiasy" ou devins de la reine Ranavalona 1ère en 1864/1866. - Mananiera est près d'Ambohimanga - Soavimasoandro est à 5 km. au nord de Tananarive, près d'Amboditsiry - Ambohipo est au sud de l'Observatoire et du Campus Universitaire d'Ambohitsaina.

3.- "Les maisons des Hovas sont bâties solidement et en bois"... "Il y a aussi des maisons construites en terre glaise mêlée de paille hâchée et de petites rocailles..."(Mayeur, in B.A.M., 1913, p.34)

belomasina.[1]

Par contre, il est certain que les habitations en terre ont été utilisées et édifiées avant la naissance des "tamboho"; mais de quelle terre s'agissait-il, de torchis mêlé à de la rocaille, comme en témoigne Mayeur (v. note page précédente), ou de torchis en armature de branchage sec (tany hazo) comme cela se pratique encore dans l'ouest de l'Imerina, mais probablement pas de terre foulée (ape tany) comme celle qui a servi à la construction des tamboho. Si cette dernière évantualité était exacte, le procédé serait plus ancien et antérieur à Andrianampoinimerina; nous ne le pensons pas : en effet, les grandes familles et les gens fortunés construisaient des habitations en bois, qui était cher et venait de loin; le reste de la population, suivant ses moyens, utilisait le torchis ou des matériaux légers (joncs). Il serait illogique d'attribuer à cette dernière catégorie sociale un usage (l'ape tany) qui n'aurait été employé que plus tard par la classe privilégiée pour la construction de tamboho. Il est probable que les habitations en ape tany ont vu le jour presque en même temps que les tamboho eux-mêmes.

Les premières localisations de tamboho données par le Manuscrit de l'Ombiasy sont d'ailleurs une indication sur l'usage qui était destiné à ces enclos : Mananiera, Ambohipo et Soavimasoandro,[2] emplacements des premiers tamboho construits sur l'initiative d'Andrianampoinimerina, abritaient à l'origine les plantations de bananiers du roi (Mananiera); il s'y plaisait et y allait souvent, ce qui peut

---

1.- "Andrianampoinimerina aimait les étrangers mais ne les autorisait "pas à habiter Madagascar; une fois leur commerce terminé, il "les prévenait d'avoir à partir" - et plus loin :"Andriambelo-"masina possédait le plus de fusils et de poudre à canon parmi "les rois ses contemporains... Trente étrangers habitaient l'Ime-"rina du temps d'Andriambelomasina..." Manuscrit de l'Ombiasy

2.-Mananiera est en contrebas d'Ambohimanga, à l'ouest - Mahazoarivo où l'on peut voir encore de vastes tamboho groupés, constitue au sud/sud-est de Tananarive, une partie de la banlieue sub-urbaine. C'est là que Radama échappa à un incendie qui détruisit un dépôt de poudre, en se réfugiant dans le lac de Mahazoarivo; ceci se passait du vivant de son père (Tantara, 1958, T.4, p.844).

expliquer le texte précédemment cité, qui fait allusion à un "emplacement réservé aux promenades ou encore destiné comme arsenal[1]" : cette deuxième destination s'explique par le fait que, vers la fin du règne d'Andrianampoinimerina le tamboho de Mahazoarivo abritait un dépôt de poudre; plus tard, Ranavalona 1ère transforma également le tamboho de Mananiera en poudrière.[2] Ces premières constructions dont les murs avaient 3 mètres de hauteur, formaient un enclos hermétique accessible par une porte unique; elles semblent découler d'une idée logique : d'une part, l'enclos protège efficacement les fruits d'une plantation, d'autre part, un mur de terre sert de pare-feu et met à l'abri d'un incendie environnant un dépôt de poudre ou de toute autre nature(troupeaux de boeufs ou réserves alimentaires[3]).

Construction et aménagement d'un tamboho

La construction des tamboho a donné naissance à un véritable procédé de préparation de la terre, dont l'origine exacte est pour le moment inconnue. L'une de ces méthodes de préparation nous a été exposée, dans la région d'Ambohimalaza, et nous ignorons si c'est un procédé général ou particulier à ce terroir.

On procédait au choix préalable d'une bonne terre,[4] que l'on trans-

---

1.- Tantara, 1958, t.3, p.153. Les villages entourant les plantations royales étaient habités uniquement par des serviteurs royaux, et les Hovas en étaient exclus (Tantara, id. p.154).
2.- Tantara, 1958, t.3, p.152.
3.- Le tamboho dit "de Radama", qui se trouve à Manandriana, au nord de Tananarive, était destiné, d'après un renseignement local, à conserver les produits en nature de l'impôt (riz en particulier); ce renseignement n'a pu être contrôlé. On peut se demander, d'autre part, comment se produisit l'incendie de Mahazoarivo (Tantara 1958, t.4, p.844); il semble qu'il y ait eu malveillance, du fait de la présence ce jour-là de Lehidama, héritier officiel. Toujours est-il qu'un mur "tamboho" protège les habitations du feu mieux que ne pourrait le faire un fossé unique où pousse toujours une certaine végétation.
4.- Les murs "tamboho" sont généralement d'une teinte rouge jaune ou rose patiné, et le matériau utilisé est la terre latéritique qui recouvre la plupart des collines d'Imerina; cependant, il existe des tamboho de teinte grise,pour lesquels on a utilisé de la terre bas-fond légèrement tourbeuse (région d'Ambohimalaza); ces constructions grises bordent effectivement des zones basses,et il est logique de penser qu'elles sont postérieures aux grands tamboho de teinte rouge.

portait dans un emplacement légèrement creusé, proche du lieu de construction. Après y avoir incorporé une certaine quantité d'eau, dont la proportion ne nous est pas connue, on pratiquait un foulage prolongé qui durait 3 jours environ; les esclaves familiaux étaient en principe astreints à cette besogne (on utilisait parfois des boeufs pour effectuer ce piétinage, un boeuf remplaçant 3 hommes; cependant, il semble que le travail animal était ici exceptionnel).

Après le foulage, on ajoutait à la pâte obtenue des têtes de graminées hachées (lohan'horompotsy) que l'on avait déjà préparées, ainsi que de la bouse de vache liquefiée (rihitry ny tainomby). Le tout était repétri jusqu'à l'obtention d'une pâte gluante que l'on dressait en tas pour la laisser poser 2 jours au moins. L'ape tany était alors prêt à l'emploi, après une légère réhumidification.

La construction du tamboho était d'abord soumise à l'avis du "mpanandro" (devin ou astrologue) qui fixait le jour favorable aux premiers travaux; on ne sait dans quelle mesure il décidait également de l'emplacement et de la bonne disposition générale de l'enclos. Comme pour les habitations, il n'y avait pas de véritables fondations, mais un simple raclage de la partie superficielle du sol, qui pouvait atteindre 0,40 mètre. L'assise n'était nivelée que de proche en proche, et il n'y avait pas d'impératif de nivellement entre les 4 angles qui possédaient la cote altimétrique du terrain naturel après raclage.[1]

1.- On peut ainsi voir des tamboho de 200 mètres de long parfois, dressés en lignes ondoyantes qui suivent de près les mouvements du terrain; ceci permet de conserver partout la même hauteur à partir du sol; par ailleurs cela ne peut nuire à la solidité puisque le mur n'étaie aucune construction et ne supporte que son propre poids. Il s'en suit que, le faîte du mur étant en tronçons rectilignes, le rattrapage avec les rangs arrondis inférieur se fait par des petits rangs intercalaires qui viennent s'interposer par endroits.
On pouvait éviter l'ondoiement des couches en rattrapant dès la base les différences de niveau du terrain : dans certains tamboho, on voit nettement un rang supplémentaore aux endroits de l'assise les plus bas; mais dans ce cas, il est évident que le rang de base n'a pu être moulé en une seule couche sur tout le pourtout.

En un premier temps, on moulait sur l'assise elle-même la pâte déjà préparée, que l'on dressait en une couche unique sur tout le pourtour; ce premier moulage, constituant la couche de base, avait généralement 0,50 à 0,60 mètre de largeur, et atteignait 0,40 à 0,60 mètre de hauteur; un séchage de 5 à 10 jours était nécessaire avant l'adjonction d'un deuxième rang, d'élévation à peu près identique.[1] Le même temps de séchage était observé entre la pose de deux rangs superposés. Le nombre de couches variait ainsi selon la hauteur de mur désirée, généralement de 3 à 4 mètres, mais il était toujours impair.[2]

La section d'un mur apparaît légèrement tronconique, les couches supérieures étant de largeur décroissante (les rangs supérieurs ont une épaisseur de 0,20 à 0,40 mètre et une largeur dépassant rarement 40 centimètres). Le faîte du mur est arrondi en dôme, et l'ensemble donne une impression de grande solidité d'assise, malgré le peu d'horozontalité des rangs.

Il ne semble pas que le tamboho ait été revêtu d'un enduit; néanmoins nous en avons trouvé quelques-uns possédant un revêtement de terre (ape tany) en placage d'un centimètre; cet enduit, à notre avis, est le fait d'une opération postérieure, peut-être assez récente, destinée à colmater les fissures de contraction de la terre, qui sont dues au séchage; en effet, le tamboho est, apparemment, constitué de gros moellons de terre; cette apparence est donnée par des fissures longitudinales (qui suivent les couches horizontales superposées) et par des fissures verticales qui se produisent assez régulièrement tous les 50 centimètres environ, et qui sont dues à la contraction de la terre au sein d'une même couche; cette contraction de séchage se produit vraisemblablement bien après la fin des travaux, lorsque le soleil et le vent dessèchent la terre au point de lui donner cette

---

1.- Il faut supposer que la terre de chaque couche était préparée dans l'intervalle du séchage.
2.- Communication personnelle de C. Mantaux. On compte généralement de 7 à 9 couches superposées.

MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

apparence de blocs juxtaposés à texture compacte.[1]

La méthode de moulage sur place de l'ape tany explique que les coins des anciens tamboho soient arrondis et non à angles vifs ; à l'emplacement d'un coin, on faisait tourner la couche posée parce que la forme arrondie était la plus facile à mouler et donnait une solidité accrue. Quelques mesures montrent que le rayon de raccordement de ces coins était généralement de 60 centimètres (il varie de 0,40 à 1 mètre).

C'est uniquement à la fin des travaux, lorsque le périmètre de l'enclos était achevé, que l'on procédait à l'ouverture d'un passage, et il fallait découper dans le mur déjà sec une entrée de dimensions restreintes (moins d'un mètre de largeur et 2 mètres de hauteur). Ce procédé, irrationnel apparemment, était dicté par une croyance , selon laquelle il fallait, une fois l'enclos terminé, y garder enfermées les mânes familiales auxquelles on demandait la protection de la nouvelle résidence. De ces entrées, on retrouve parfois des chambranles, en bois taillé et non poli, mais il est difficile de dire si ce ne sont pas des pièces de remplacement. Dans certains tamboho, on retrouve dans le flanc du mur les logements latéraux qui recevaient les bois de fermeture : il s'agit ici d'un assemblage de bois à claire-voie s'ouvrant vers l'intérieur par un système de bascule ; le calage vers l'extérieur était assuré par une marche creusée, vers l'intérieur par une traverse et, au bas à l'intérieur par une pierre massive roulée formant obstacle. Ce procédé de fermeture était appelé "lozoka", du même nom que les barres transversales utilisées pour les entrées

---

1.- Si l'on considère l'état de conservation très honorable dans lequel se trouve le tamboho de Radama, édifié il y a près de 150 ans, il faut admettre que le matériau utilisé était homogène et de texture compacte ; c'est donc par les fissures de séchage que les intempéries (vents et pluies de plein fouet) ont démantelé nombre de tamboho ; il convient d'ajouter, du reste, que c'est souvent par défaut d'homogénéité que les fissures de contraction se créent.

de parcs à boeufs (supra p.241).

Disposition interieure.

La disposition intérieure de certains tamboho variait selon que le bétail y était enfermé en grand nombre, ou qu'il fallait seulement prévoir une ou deux fosses d'engraissement. Dans la première éventualité, on disposait parallèlement à l'axe de l'entrée un deuxième mur tamboho, généralement plus bas et plus mince, qui longeait sur une façade l'intérieur de l'enclos tamboho, et ménageait ainsi un couloir étroit d'environ 1,50 à 2 mètres de largeur.[1] Parfois cette ligne intérieure de mur se refermait en rectangle et délimitait des zones internes destinées à l'habitat ou à des cultures vivrières.

L'habitation principale occupait la partie la plus élevée de l'espace enclos. Comme les tamboho étaient édifiés sur versants, la plupart du temps, il était nécessaire d'aménager à l'intérieur au moins une terrasse haute réservée à l'habitat. Lorsqu'une maison était abandonnée ou tombait en ruines, on en bâtissait une deuxième à proximité; de ce fait, il n'est pas rare de trouver également autour de ces maisons les tombeaux familiaux.

Mises à part les considérations socio-religieuses, la position de l'habitation dans l'enclos semble avoir varié uniquement selon l'impératif de la pente et la disposition de l'entrée. La pente, nous l'avons vu, déterminait la partie haute où il fallait bâtir. L'entrée était disposée au Nord, à l'Est ou au Sud, suivant les commodités de l'accès extérieur, mais il était rare que l'habitation se trouva à proximité de cette entrée. L'habitat était donc central, ou déporté dans une des zones d'angle de l'enclos, mais généralement éloigné de l'entrée.

1.- Avant d'arriver à Ambohimalaza, on peut observer à 100 mètres de la route de Tamatave, un enclos tamboho sur versant contenant encore 4 habitations alignées, la première en ruines étant l'habitation d'origine; la quatrième est une maison moderne logeant la génération actuelle.

L'ensemble a de nos jours l'aspect fréquent d'un champ cultivé, au milieu duquel on retrouve un habitat encore actuel, ou des ruines en "apetany" (terre foulée) souvent entourées de tombeaux.

Formes typologiques et position .-

Le tamboho prend le plus fréquemment la forme d'un parallélogramme aux angles légèrement arrondis. D'autres variantes, comme l'enclos bordant un bas-fond, sont presque informes et épousent de près les lignes courbes des rizières. Ces cas sont rares et peuvent être attribués à la 2ème moitié du XIXème siècle.

Cependant on trouve également la forme circulaire parfaite qui paraît être un perfectionnement tardif, au même degré que l'a été le fossé circulaire parfait dont il est une inspiration visible. Le tamboho circulaire est malgré tout rare, et selon une appréciation approximative, on peut lui attribuer le pourcentage de 3% des tamboho construits.

La position des tamboho, nous l'avons vu, occupe les versants, avec un axe d'expansion preférentiel vers les bas-fonds. Par rapport à l'habitat qui l'a précédé, le tamboho s'est implanté très diversément, soit à l'intérieur d'un village à fossés (Ambohimalaza, Soavinandriana), soit adossé au bord extérieur d'un fossé (Ambohinaorina), soit plus généralement isolé.[1]

Le tamboho est parfois lui-même entouré d'un fossé (tamboho circulaire d'Amboditsiry près de Tananarive); cependant la présence d'un fossé autour d'un tamboho est exceptionnelle et devait dépendre des valeurs abritées (l'enclos étant à l'origine, nous l'avons vu, un enclos de protection de certaines denrées ou de cultures).

1.- Le tamboho est alors isolé de l'habitat antérieur, mais il peut constituer un noyau de plusieurs tamboho faiblement séparés les uns des autres. Ces groupements sont fréquents. (Alasora, Ambohimalaza, Ambatofotsy). Par ailleurs, lorsqu'un site abandonné ne comporte pas de tamboho, on peut présumer qu'il a été abandonné avant 1800/1810.

Malgré tout, il est rare, en Imerina central de trouver des tamboho complètement isolés, l'habitat revêtant ici une forte densité; cet isolement se rencontre davantage dans des zones plus éloignées (au Vonizongo, quelques kilomètres avant Ankazobe, ou en Imamo, au Sud d'Arivonimamo).

Dans le courant du XIXème siècle, période unique de construction des tamboho, il s'est produit une évolution touchant la hauteur et l'épaisseur des murs, ainsi que les dimensions elles-mêmes de l'enclos. Le tamboho ancien qui concerne principalement la première moitié du XIXème siècle, est de taille impressionnante (plus d'un hectare de surface); sa couleur rose patinée avec des teintes tirant légèrement sur le violet, se distingue des constructions plus récentes, d'aspect mat et grisâtre, dont la hauteur dépasse rarement 2,50 mètres. De surcroît, les tamboho récents, par leurs dimensions plus réduites, doivent être considérés comme des clôtures et non des enclos de propriétés campagnardes. Il en est ainsi des vestiges que l'on retrouve en pans isolés, à Tananarive, au milieu de constructions actuelles. Quant aux tamboho mêlés de pierraille, du XXème siècle, on ne peut les considérer comme des constructions typique en "ape tany".

Vue d'ensemble.-

Le tamboho marque en Imerina central, la période terminale des villages à fossés[1]; ceux-ci n'ont pas disparu à l'apparition des tamboho, car ces constructions de terre sont longtemps restées l'apanage de certaines grandes familles, ou de gens fortunés, chez lesquels semble être apparue la "mode" du tamboho.

Même autour des noyaux d'expansion, le tamboho s'est développé parallèlement aux villages à fossés ovales et circulaires bas. Il est

---

1.- Si l'on analyse la répartition des tamboho par la vue stéréoscopique , on remarque que l'expansion autour de Tananarive et d'Ambohimanga (véritables noyaux où cette construction a pris naissance) ne dépasse guère un rayon de 20 kilomètres au dela duquel n'apparaissent que des points isolés. Dans les zones marginales, des fossés ont été creusés jusqu'à l'aube du XXème siècle.

resté une entreprise familiale et non villageoise comme le fut l'habitat à fossés. Et s'il a gagné certaines zones marginales, c'est probablement au milieu ou à la fin de sa période.

En général, il a abrité un hameau comprenant 2 à 4 habitations, mais on observe parfois des villages de 10 à 20 maisons encloses dans un tamboho, cas à notre avis récent dans lequel le mur a pris la place du fossé; et si parfois le tamboho se double d'un fossé, il s'agit là d'une survivance traditionnelle plus que d'une défense véritable, à une période tardive où le fossé avait en grande partie perdu sa vocation d'origine en Imerina central.[1]

1.- Nous pensons au tamboho circulaire d'Amboditsiry, doublé d'un fossé, et qui date de la 2ème moitié du XIXème siècle (selon les informations locales).

LES TRAITS ORIGINAUX DE L'HABITAT FORTIFIÉ.

L'apparition du village à fossés est soudaine sur les Hautes terres, et l'on ne peut en préciser l'origine pour l'instant.

Quoi qu'il en soit, dès son apparition, le village à fossé fait tâche d'huile non seulement en Imerina, mais dans l'Ankay, au lac Alaotra, dans le Betsileo, régions voisines de l'Imerina ou proches du parcours présumé des Néo-Indonésiens.

En Imerina même, le village à fossé semble se répandre parmi les clans aborigènes déjà en place : les Antehiroka, les Manendy, les Vazimba proprement dits.

La construction de tels villages passe à tel point dans les moeurs qu'lle va devenir une caractéristique de l'ethnie et son aire d'expansion marquera ainsi les limites de l'ethnie merina, sur de nombreuses façades frontalières.

Cet habitat fortifié a été commandé par un manque évident d'unité au sein du groupe merina. La division à l'extrême des clans, dès les débuts de l'arrivée sur les Hautes-Terres, donne lieu à des changements de résidence presque chroniques, desquels naissent périodiquement de nouveaux noyaux de peuplement.

Ainsi, arrivés depuis le liseré forestier nord-est et est, les Merina, dès qu'ils seront installés au centre du pays, vont perpétuer ce phénomène d'expansion et de rayonnement, à partir de Tananarive, d'Ambohidrabiby et d'Ambohimanga. Ce rayonnement va durer alors 4 siècles. Les nouveaux peuplements n'ont pas l'idée de l'unité; bon nombre d'entre eux rejoignent des groupes ou des territoires voisins (pays Sakalave, Andratsay, Vonizongo).

Ainsi il ne s'agit guère d'une action concertée (sauf au sein du clan dynastique), mais d'un état de fait dû au phénomène décrit plus haut, chaque membre du groupe ou chacune des familles se reconnaissant le droit de choisir l'emplacement de sa résidence (après expulsion du groupe ou après l'autorisation demandée au sein du groupe). Cela explique pour une grande part l'extraordinaire foisonnement de villages fortifiés.

Ces villages ont été fortifiés dès l'origine probablement de la venue des Néo-Indonésiens, en tous cas dès leur arrivée sur les Hautes Terres; il y a donc dès cette époque un climat jugé hostile, dans lequel vit le groupe. Même lorsque les Merina seront assez nombreux pour se retrouver entre eux, le manque d'unité intérieure et les incursions des voisins peu à peu repoussés seront les causes de la permanence de ce procédé de défense.

L'armement qui se perfectionne parmi les divers clans (qui à l'origine ne disposaient que de sagaies à portée psychologique réduite) va également modifier le degré d'efficacité des défenses statiques du village. Les remparts prennent de l'importance; les entrées, qui deviennent le point d'appui du système défensif, se fortifient et s'ornent d'éléments lithiques conséquents; les fossés deviennent multiples et leur trame dépasse en complexité tout ce que l'on a vu jusqu'alors, semblant opposer une arme psychologique à la menace du même ordre que représente l'arme à feu.

Lorsque Andrianampoinimerina va prendre conscience de l'importance d'une unité réelle, l'expansion tendra à dépasser le cadre de l'ethnie merina, de façon à préserver l'avenir des incursions voisines, et aussi par un désir de puissance, d'autorité et de liberté "économique".

Dès ce moment d'unité retrouvée, l'Imerina central donne l'exemple d'un phénomène de descente de l'habitat; une des premières

causes d'insécurité, le manque d'unité, vient de disparaître; les fossés comme la position défensive perdent peu à peu leur utilité.

Ce phénomène de descente, lié à la simplicité du schéma défensif, s'accompagne d'un autre côté d'un perfectionnement de l'armement, dont les principaux effets seront d'abord de donner aux remparts la fonction tenue par le fossé, et ensuite du point de vue extérieur, de perpétuer ce mouvement d'expansion de l'ethnie merina, qui ne s'est en fait jamais arrêté. De ce fait, le climat d'insécurité, dans lequel vivait auparavant l'Imerina central, suit maintenant les traces de l'expansion; les zones frontalières, jusqu'en 1895, conserveront un habitat plutôt perché et fortifié, et l'on n'y verra la descente de l'habitat que sporadiquement et de façon localisée.

Ainsi il apparaît, au fil de cette évolution, que l'habitat fortifié, s'il est un élément statique par nature, devint en fait le véhicule de l'expansion permanente merina, depuis sa venue sur les Hautes Terres; le village fortifié a été bien sûr un refuge défensif, mais tout au long de l'histoire merina, il a servi à ancrer la pénétration de l'ethnie, là où la portait son besoin d'expansion.

C O N C L U S I O N

---ooo----

Si l'on peut déduire des vestiges présents la physionomie d'une civilisation passée, bien des traits restent dans l'ombre, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une période de contact entre deux civilisations.

Tel est le cas devant lequel s'est trouvée notre étude : analyser l'habitat de la civilisation merina qui s'est trouvée dès l'origine face à une structure culturelle déjà en place; quel fut le degré d'échange réel entre les groupes merina et vazimba, sur le plan des apports culturels ? Les éléments de l'habitat merina ont-ils été originaux ? Autant de points sur lesquels on ne peut encore se prononcer.

Nous avons essayé de décrire ces éléments dans leur ensemble, et dans le détail, avec la pensée de fixer non seulement les formes extérieures, mais leur évolution selon les impératifs les plus visibles, les plus évidents.

Bien des aspects de cet habitat suscitent encore des problèmes, en particulier sur les origines, sur l'apparition brusque de certains éléments architecturaux ou de structure, ou enfin sur la création initiale du fossé lui-même. Parmi les problèmes qui demeurent encore à éclaircir, celui de la pénétration néo-indonésienne, que nous

avons retenue à la suite de certains auteurs, n'est pas le moindre. En tous cas, une corrélation s'établit entre l'expansion des Néo-Indonésiens et la multiplication des systèmes fortifiés à fossés.

Si l'habitat merina, tel que nous l'avons décrit, est caractéristique de son ethnie, on devrait, sur la base d'études et de fouilles même extérieures à l'Imerina, pouvoir retrouver les premières traces de ces pénétrations qu'il faut vraisemblablement situer autour du XIIIe siècle sur la côte est.

L'analyse des habitats indonésiens et africains devrait également apporter les présomptions, ou les preuves, d'une venue plus lointaine.

Notre but aura été de poser le premier jalon de cette recherche qui doit mener à la connaissance du peuplement ansien de Madagascar et des origines des migrations successives qui lui ont donné naissance.

§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§

MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

BIBLIOGRAPHIE

---oOo---

ABINAL (R.P.) et MALZAC (R.P.)
1955 Dictionnaire Malgache-Français, 5e Edition, Mission Catholique de Tananarive (Madagascar), Ed. Maritimes et Coloniales, Paris.

AGACHE, CHEVALIER et SCHMIEDT
1966 Etudes d'Archéologie Aérienne, S.E.V.P.E.N.

AMERICAN SOCIETY OF PHOTOGRAMMETRY
1960 Manual of Photographic Interpretation, Washington

1889 et ss. Antananarivo the Annual and Madagascar Magazine
A record of information on the topography and natural productions of Madagascar - Dir. R. SIBREE, Antananarivo London Missionary Society

BATTISTINI R. et VERIN P.
1964 Vohitrandriana, haut-lieu d'une ancienne culture du lac Alaotra, Civilisation Malgache, n°1, Ed. Cujas, Paris.

BATTISTINI R.
1965 L'importance de l'action de l'homme dans les transformations grotto-historiques du milieu naturel à Madagascar - Annales de l'Université - Série Lettres et Sciences Humaines, Taloha 1 - archéologie.

BATTISTINI R. VERIN P. et RASON R.
1963 Le site archéologique de Talaky, cadre géographique, premiers travaux de fouilles; notes ethnographiques sur le village actuel proche du site - Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines, Paris Ed. Cujas.

CALLET (R.P.)
1953 et ss. Tantaran'ny Andriana (traduction Chapus G.S. et Ratsimba E. - tome I 1953 - tome II 1956 - tomes III et IV 1958 Académie Malgache, Tananarive

CHAPUS
1941 Tananarive au siècle dernier - Revue de Madagascar, n°30 Tananarive.

COPPALLE A.
1909-1910 Notes sur Madagascar, recueillies au cours d'un voyage dans l'intérérieur de ce pays et à la ville capitale du Roi Radama 1er pendant les années 1825-1826.-
1909 vol. III et 1910 vol. IX. - En réimpression par l'Association Malgache d'archéologie.

DECARY R.
1951 Moeurs et Coutumes des Malgaches, Payot, Paris.

DECARY R. Contribution à l'étude de l'ancienne fortification malgache, - Bulletin de l'Académie Malgache, Nlle série t.XXXII Académie Malfache, Tananarive.

DECARY R.
1966 Coutumes guerrières et organisation militaire chez les anciens Malgaches - Les anciennes pratiques de guerre I Edition Maritimes et Coloniales, Paris.

'ELIVRE A.
1967 L'interprétation d'une tradition orale, L'histoire des Rois d'Imerina (Madagascar), - Thèse, de 3è cycle, Paris

DESCHAMPS H.
1955 Histoire de Madagascar, Berger-Levrault, Paris .

ELLIS (Rév. W.) Three visits to Madagascar during the years 1853-1854-
1858 1856 includinf a journey to the capital.

1937 et ss. Firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy (Dictionnaire Encyclopédique Malgache) sous la direction du Pasteur Ravelojaona, Imprimerie Industrielle,

FONTOYNONT
1908 Les gisements fossiles d'Ampasambazimba compte-rendu des fouilles effectuées par l'Académie Malgache à Ampasambazimba - in Bulletin de l'Académie Malgache, Académie Malgache, Tananarive.

FRESSANGES J.B.
1802 Revue de Madagascar, Tananarive, 3e trimestre.

GRANDIDIER A et G.
1903 Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar - tome I, 1903 ; tome II à tome IV, 1904, Paris,

GRANDIDIER A., BROIDEVAUX H. et GRANDIDIER G.
1910-1920 Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar - tome VII, 1910 ; tome VIII, 1913; tome IX, 1920, - Union coloniale, Paris.

GROSCLAUDE E.
1898 Un Parisien à Madagascar, Aventures et impressions de voyage - Hachette & C°, Paris.

1905 GUIDE ANNUAIRE de MADAGASCAR et Dépendances - Imprimerie Officielle, Tananarive

GUILLAIN M.
1845 Documents sur l'Histoire, la Géographie et le Commerce de la partie occidentale de Madagascar - Imprimerie Royale, Paris.

JULLY S.
1835 Etude des systèmes de construction employés autrefois dans l'Imerina - Journal officiel de Madagascar (Ny Gazety Malagasy) - Tananarive.

LEFEVRE (L^t) Le cercle d'Anjozorobe ou pays des Mandiavato - Notes,
1898 Reconnaissances et Explorations, 2e semestre.

MALZAC (R.P.) Histoire du Royaume Hova depuis ses origines jusqu'à la
1912 (préf). fin.- Imprimerie Catholique, Tananarive. Ed. 1930

MANTAUX C. et VERIN P.
1969 Traditions et Archéologie de la vallée de la Mananara - Bulletin de Madagascar, n°283 - Imprimerie Nationale de Tananarive -

MARCHAL J.Y. Evolution du Peuplement dans la cuvette d'Ambohimanam-
1967 bola, sous-préfecture Betafo - Bulletin de Madagascar, n°250 - Imprimerie Nationale, Tananarive.

MAYEUR Voyage au pays d'Ancove - in Bulletin de l'Académie Mal-
1785 gache, vol. XII, 2e partie 1913 - Académie Malgache, Tananarive.

MILLE A. Une ancienne forteresse merina du XIXe siècle, Ambohitrom-
1967 bikely - in Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines (Notes et Documents) n°7 - Imprimerie Centrale, Tananarive.

MILLE A. et VERIN P.
1967 Premières observations sur l'habita ancien en Imerina suivies de la description archéologique des sites d'Angavobe et d'Ambohitrinitrimo - Bulletin de l'Académie Malgache - Académie Malgache, Tananarive.

MILLE A. Ambohidempona et Ankatso, 2 collines historiques à l'est
1968 de Tananarive - Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines (Notes et Documents) n°9.

MILLE A. Analanandriana, un ancien village fortifié du Vonizongo
1969 Bulletin de Madagascar (sites et Monuments de Madagascar) Imprimerie Nationale.

MILLE A.- 1970 Index toponymique de l'Imerina (Madagascar) - Edité avec la collaboration du Centre d'Action Pédagogique et de l'Association Malgache d'Archéologie, Tananarive.

MOTTET G. 1969 Madagascar, Revue de Géographie - Faculté des Lettres, Laboratoire de Géographie, Université de Madagascar, n°15 - Imprimerie Centrale, Tananarive.

PFEIFFER I. 1862 Voyage à Madagascar (traduit de l'allemand par W. de Svekan) - Hachette, Paris.

POIRIER J. 1967 Madagascar avant l'Histoire, in Bull. de Mad. n°248.-

RAMILISON E. 1951 NY LOHARANON'NY ANDRIANA NANJAKA teto Imerina - 1ère Ed.- Imprimerie Ankehitriny, Tananarive.

RASAMIMANANA J. et RAZAFINDRAZAKA L. 1957 NY ANDRIANTOMPOKOINDRINDRA (ouvrage bilingue - malgache français) 2e Ed. - Imprimerie Volamahitsy, Tananarive.

RAZAFY ANDRIAMIHAINGO 1954 Le problème de l'habitat rural - Bull. de Mad. n°101, Imprimerie Nationale, Tananarive.

SAVARON C. 1928 in Bulletin de l'Académie Malgache, tome IX - Académie Malgache, Tananarive.

SIBREE (Rév. J.) 1873 Madagascar et ses habitants -(traduit de l'anglais par H. Monod) - Société des Livres religieux, Toulouse.

1866 et ss. TENY (NY) SOA - Dir. A.J. Rabetafika - London Missionary Society - Imprimerie Protestante, Tananarive.

VALETTE J. 1962 Etudes sur le règne de Radama Ier - Imprimerie Nationala, Tananarive.

VALETTE J. 1965 Pour une histoire du règne d'Andrianampoinimerina - Revue Sté Fse d'Histoire d'O-M., Paris.

VERIN P. 1965 Vues aériennes commentées de la Revue "Photo interprétation - Madagascar Revue de Géographie.

VERIN P., BATTISTINI R., et CHABOUIS D. 1965 L'ancienne civilisation de l'Isandra - Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines, TALOHA A -

****

TABLE des MATIERES

--------oOo--------

- Avant-propos 2
- Note liminaire 4
- Introduction 5

§ 1.- Problèmes posés par la recherche de l'ancien habitat fortifié 6

§ 2.- Paysage naturel et humain de l'Imerina 7

Photographie commentée de l'Imerina 11

§ 3.- Histoire traditionnelle de l'Imerina 12

Section 1.- Les témoins passés du nom d'Imerina ... 12

Section 2.- Formation territoriale de l'Imerina ... 16

A.- Les premières migrations néo-indonésiennes face aux Vazimba 16

B.- Les premiers noyaux merina ..... sur les Hautes-Terres - Naissance et formation de l'Imerina 20

C.- Andriamaneto 21

Ralambo 22

Andrianjaka 23

Andriamasinavalona 25

C.- les guerres intestines 28

D.- L'Imerina d'Andrianampoinimerina..... 29

§ 4.- Historique des recherches 33

- Chapitre I.- Densité et répartition des anciens villages à fossés 35

§ 1.- Problèmes de méthode et de classification typologique 38

A.- La méthode stéréoscopique 38

B.- Problèmes posés par la classification des sites - le choix d'un critère typologique 41

C.- Essai de classification typologique des enceintes fortifiées 44

§ 2.- Etude de la densité 48

- observations
- conclusions statistiques

§ 3.- La répartition 52

- Chapitre II.- Etudes de sites fortifiés 71

. Ambohitsitakatra 72

. Imerimanjaka 76

. Alasora 80

. Ankatso 86

. Andraisisa 89

. Ambohidranady 93

. Mandrere 96

. Ambohimalaza 100

. Ambohidrabiby 104

. Ambohidralambo 108

. Ambatondrakorikia 113
. Ambohitrandriamanitra 117
. Angavobe 121
. Ambohidratrimo 124
. Amboatany 129
. Namehana 134
. Ambohinaorina 137
. Ambohibeloma 140
. Ambohitsitakady 143
. Analanandriana 148
. Ambohipandrano 153
. Photographie Ambohipandrano 154
. Ambohitrinitrimo 159
. Ambatomanga 163
. Ambohimpanompo 166
. Sambaina 168
. Ambohimaroroka 174
. Ambohitretibe 178
. Amparibohitra 182
. Andohanankivoka 185
. Fanjakamandroso 187

- Chapitre III.- Technique de construction et évolution de l'habitat fortifié 190

§ 1.- L'art de la guerre et la position défensive 192

A.- Les méthodes de combat 192
1) - Evolution de l'armement 192
2) - les méthodes offensives de combat 197

B.- Evolution de la position et de sa valeur défensive 202

§ 2.- Implantation et évolution des défenses extérieures 206

A.- Les fossés 206
a) Technique de construction et outillage 206
b) Le fossé de drainage dans le schéma défensif classique 210
c) Utilisations diverses et évolution du fossé des défense 213

B.- Remparts et Murs Intérieurs 216

C.- Les entrées fortifiées 220

D.- Evolution diverse des élements constitutifs de la défense 226

§ 3.- L'intérieur des villages fortifiés 228

A.- L'habitat 228

1.- Esplanades et Rova 228
2.- Terrasses 231
3.- Habitations 233

B.- Les constructions inséparables de l'habitat . 236

1.- Silos à riz 236
2.- fosses à boeufs 240
3.- Tombeaux 243

§ 4.- Les tamboho 246

§ 5.- Traits originaux de l'habitat fortifié 256

Conclusion 259

Bibliographie 261

Illustrations hors texte 263

Table